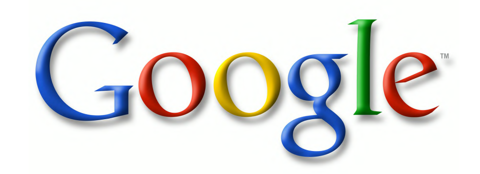



ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN



ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE LA

GRANGE-CHANCEL.

TOME CINQUIEME.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE LA

GRANGE-CHANCEL.

TOME CINQUIEME.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE LA

GRANGE-CHANCEL.

Nouvelle Edition revue & corrigée par lui-même.

TOME CINQUIEME.



A PARIS,

Chez les Libraires associés.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE

Des Piéces contenues dans ce cinquiéme Tome.

CANTATES.

ŒUVRES DIVERSES.

ŒUVRES

DIVERSES.



POÉSIES DIVERSES.

CANTATE PREMIERE.

LA LYRE D'ANACRÉON.



TYRANNIQUE enfant de Vénus,
Je suis las de porter tes chaînes:
Sur tes plaisirs, ni sur tes peines,
Ma lire desormais ne s'exercera plus.

Le feu qui de mon cœur s'empare,
M'inspire de nouveaux concerts.

Quand je devrois, nouvel Icare,
De ma chute orgueilleuse étonner l'univers,
Je veux sur les pas de Pindare
M'élever jusques dans les airs.

Que l'airain résonne
Jusqu'aux sombres bords;
Que Pluton s'étonne
D'ouir chez les morts
La voix de Bellone.

Héros glorieux,
Par qui la Phrygie
Fut même rougie
Du sang de ses Dieux;
Aux sons héroïques
Que je vais former,
Vos froides reliques
Vont se ranimer.

Insensé, je m'abuse, & ma lire immobile,
Lorsque je veux chanter les héros & les rois,
Comme un instrument inutile,
Ne résonne plus sous mes doigts:
Mais lorsqu'assis au pied d'un hêtre,
Je prends un chalumeau champêtre,
J'entraîne les monts & les bois.

Les jeunes Driades,
Les moites Nayades,
Les folles Ménades,
Viennent dans nos champs
D'un pied qui devance
Les aîles des vents,
Marquer la cadence
De mes nouveaux chants;
Et nul ne m'écoute
Que l'amour vainqueur
Ne s'ouvre une route
De l'oreille au cœur.

Tu triomphes, Dieu d'Amathonte;
Amour, ton pouvoir me surmonte;
Rien ne sauroit m'en garantir.
Je te rends mon luth & mon ame:
L'un est fait pour chanter ta flâme,
L'autre est faite pour la sentir.

Laissons aux Athletes
Le son des trompettes;
Celui des musettes
Plaît seul aux amours.

Soupirons encore nos peines,
Rien n'en sauroit rompre le cours.

Jeune Iris, je reprens ses chaînes;
Et je les reprens pour toujours.

Laissons aux Athletes
Le son des trompettes;
Celui des musettes
Plaît seul aux amours.

CANTATE II.

L'AMOUR PRISONNIER DE LA BEAUTÉ.

DAns un séjour comblé des faveurs du Zéphire,
Où la Beauté tient son empire,
Les Nymphes qui suivent ses pas,
Sur des tapis de fleurs, aux bords d'une fontaine,
Célébroient par ces chants la gloire de leur reine
Et le pouvoir de leurs appas.

Est-il une plus grande gloire
Que de triompher en tous lieux;
Où chaque regard de nos yeux
Est assuré d'une victoire?

La nature a donné les aîles aux oiseaux, (a)
La vitesse aux chevreuils, & la corne aux taureaux.
Elle a voulu pour leur défense
Armer d'un pied nerveux le coursier indomté,
Le lion de courage, & l'homme de prudence,
Et réserver pour nous le don de la beauté.

Est-il une plus grande gloire
Que de triompher en tous lieux,
Où chaque regard de nos yeux
Est assuré d'une victoire ?

Tandis que les oiseaux interrompent leurs chants
Pour en ouir de plus touchans ;
Voici le tendre Amour qu'avec des fleurs nouvelles
Les sçavantes sœurs d'Apollon (b)
Ont enchaîné dans leur vallon,
Lorsqu'il vouloit s'armer contr'elles.

Vengez l'univers, vengez-nous
De l'ennemi qui nous tourmente ;
Vengez-nous, ô Beauté charmante !
Qui peut l'enchaîner mieux que vous ?

(a) Ode II. (b) Ode XXIX.

Brisez ses fleches criminelles,
Dont il peut encor nous fraper ;
Et pour l'empêcher d'échaper,
Coupez-lui promptement les aîles.

Vengez l'univers, vengez-nous
De l'ennemi qui nous tourmente ;
Chargez d'une chaîne pesante
Cet objet de notre courroux.
Vengez-nous, ô Beauté charmante !
Qui peut l'enchaîner mieux que vous ?

Cependant Cypris allarmée,
Voit trois fois le flambeau du jour
Commencer & finir sa course accoutumée,
Et ne voit point venir l'amour :
En cent lieux différens où sa douleur l'entraîne ;
Les roses naissent de ses pleurs.
Cerès, dans sa recherche vaine,
Se livra moins à ses douleurs.

Qui voudra soulager ma peine, (a)
En offrant l'Amour à mes yeux ?
En vain je le cherche en tous lieux.
Ah ! si quelqu'un me le ramene,
Je veux que sur ma bouche il prenne
Un prix qui charmeroit les Dieux.

(a) I. Idyle de Moschus.

Et quand même il voudroit des dons plus précieux,
Je ne serai point inhumaine.
A l'heureux habitant de la terre ou des cieux
Qui voudra soulager ma peine,
En offrant l'Amour à mes yeux.

Où vas-tu, charmante Déesse ?
Ne cherche pas si loin cet aimable vainqueur ;
Il n'est point de mortel, (a) qui fier de ta promesse,
Ne te le montre dans son cœur.

Tes yeux, au travers de leurs larmes,
Brillent de plus de feux que le flambeau du jour ;
Et dans tous les climats où paroîtront tes charmes,
Tu feras triompher l'Amour.

Où vas-tu, charmante Déesse ?
Ne cherche pas si loin cet aimable vainqueur ;
Il n'est point de mortel, qui fier de ta promesse,
Ne te le montre dans son cœur.

(a) Cavalier marin.

Venus, sans arrêter ni ses pas ni ses larmes,
Arrive au séjour enchanté
Où l'Amour, sans flambeau, sans carquois & sans armes,
Porte les fers de la Beauté.
D'abord qu'il apperçoit sa mere:
Retournez, dit-il, à Cithere;
L'empire de tout l'univers
Ne me plaît pas tant que mes fers.

Quand on s'est fait une habitude
De servir un objet charmant,
On se passe mal aisément
D'une si chere servitude.

La liberté pour un amant
Devient un supplice si rude,
Que son unique inquiétude
Est de voir finir son tourment.



CANTATE III.

L'AMOUR MOUILLÉ.

LA nuit faiſoit regner le calme & le ſilence,
Et j'attendois en paix le retour du ſoleil
Dans les bras du ſommeil & de l'indifférence,
Plus douce encor que le ſommeil.

Quel orage imprévu ! quels éclats de tonnerre
Chaſſent le ſommeil de mes yeux !
Tous les élémens furieux
Se déchaînent contre la terre;
J'entens gronder les aquilons;
Les torrens tombent des montagnes,
Et raviſſent à nos campagnes
L'eſpoir des naiſſantes moiſſons.

A ce ravage affreux, qui me glaçoit de crainte;
J'entendis mêler cette plainte:
Ouvrez-moi; daignez ſecourir
Un enfant égaré, ſans guide & ſans eſcorte,
Prêt d'expirer à votre porte
Si vous tardez à me l'ouvrir.
Quel ſeroit le monſtre farouche

Dont cette douce voix n'eut amolli le sein ?
Aussitôt je sors de ma couche,
Et cours, une lampe à la main,
Ouvrir à cet enfant dont la plainte me touche.

Dès que je le voi,
Ses aîles brillantes,
Ses fleches luisantes
Me glacent d'effroi.

Mon cœur agité
A beau se contraindre ;
Je commence à craindre
Pour ma liberté.

Dès que je le voi,
Ses aîles brillantes,
Ses fleches luisantes
Me glacent d'effroi.

De son air toutefois la douceur me rassure ;
Je me sens forcé de l'aimer.
Près d'un feu que mon souffle a soin de ranimer,
Je presse entre mes mains sa blonde chevelure.

Mais à peine le froid fait place à la chaleur :
Voyons, dit-il, si par malheur . . .

Mon arc n'a point souffert des fureurs de l'orage.
Je reconnus l'Amour à ce langage,
Et plus encore au trait qu'il lança dans mon cœur.

Jeunes cœurs qui craignez les chaînes
Du perfide enfant de Cypris,
Fermez votre oreille à ses cris
Plus qu'aux chants trompeurs des Syrenes.

A peine ce Dieu dans les ames
S'est introduit en suppliant,
Qu'il fait en vainqueur foudroyant,
Y lancer des traits & des flâmes.

Jeunes cœurs qui craignez les chaînes
Du perfide enfant de Cypris,
Fermez votre oreille à ses cris
Plus qu'aux chants trompeurs des Syrenes.

CANTATE IV.

LA VIEILLESSE D'ANACRÉON.

IRis me reproche toujours (a)
Que le poids des ans qui m'accable
N'est propre, ni pour les amours,
Ni pour les plaisirs de la table.
Sans m'arrêter à ses discours,
Je vole où le plaisir m'invite ;
Et moins il me reste de jours,
Et plus il faut que j'en profite.

Ainsi, dans sa vieille saison,
Chantoit le tendre Anacréon
Couronné de roses nouvelles,
Et sur le myrte & le gazon,
Entouré de pots & de belles.

Avant que du jour
L'éclat m'abandonne,

(a) Ode XI.

Goûtons tour-à-tour
Les plaisirs que donne
Le jus de l'automne
Versé par l'Amour.
Nos pas du Cocite (a)
S'approchent toujours ;
Chacun de nos jours
Nous y précipite :
Un char fuit moins vite
Que leur triste cours.

Avant que du jour
L'éclat m'abandonne,
Goûtons tour-à-tour
Les plaisirs que donne
Le jus de l'automne
Versé par l'amour.

Il dit. Et les Amours, ses ministres fidèles,
Suivis des jeux & des plaisirs,
Pour rafraîchir son front font naître des zéphirs
Par le battement de leurs aîles.

L'Amour même quittant son arc & son flambeau ;
Avec une douceur extrême

(a) Ode IV.

Lui présente d'un vin nouveau
Que Bacchus a pressé lui-même.

A peine a-t-il goûté cette aimable liqueur,
Qu'il s'écrie, agité d'une douce fureur :

Amours empressés à me plaire, (a)
Donnez-moi la lyre d'Homere ;
Je veux, je veux en retrancher
La corde bruyante & guerriere
Qui pourroit vous effaroucher.

Qu'Atis, la main encor rougie (b)
Du sang qu'il a versé pour la mere des Dieux,
Fasse retentir la Phrygie
De ses hurlemens furieux ;
Pour moi, qu'une fureur barbare
Ne sauroit jamais animer,
Je veux que ma raison s'égare
A force de boire & d'aimer.

Amours empressés à me plaire,
Donnez-moi la lyre d'Homere ;
Je veux, je veux en retrancher
La corde bruyante & guerriere
Qui pourroit vous effaroucher.

(a) Ode XLVIII. (b) Ode XIII.

Eteignez

Eteignez la soif qui me brûle, (a)
Sans craindre que cette liqueur
D'Oreste, d'Ajax, ou d'Hercule
M'inspire la noire fureur.

Amis, tout le sang que je verse
Coule d'un tonneau que je perce,
Et vous n'avez à redouter
Que de tomber à la renverse,
Si vous me voulez imiter.

Amours empressés à me plaire,
Donnez-moi la lyre d'Homere;
Je veux, je veux en retrancher
La corde bruyante & guerriere
Qui pourroit vous effaroucher.

C'est ainsi que dans sa vieillesse
Anacréon, jusqu'au trépas,
Conserva toujours les appas
De la plus brillante jeunesse.

Dans vos faveurs, dans vos mépris, (b)
Belles, craignez de vous méprendre:
Quelquefois les jeux & les ris
Suivent plutôt des cheveux gris,
Qu'un amant plus jeune & moins tendre.

(a) Ode XXXI. (b) XLVII.

CANTATE V.

(a) L'AMOUR PIQUÉ PAR UNE ABEILLE.

Vous, qui de Flore & du Printems
Estes le plus brillant ouvrage,
Rose, à vos charmes éclatans
L'Amour même doit son hommage.

Votre beauté fait le desir
De tous les yeux qui vous regardent,
Et l'on vous cherche avec plaisir
Dans les épines qui vous gardent.

Vous, qui de Flore & du Printems
Estes le plus brillant ouvrage,
Rose, à vos charmes éclatans
L'Amour même doit son hommage.

C'est ainsi qu'exprimant ses naissantes ardeurs,
L'Amour dans ses jardins, délices de Cithere,

(a) Odes V. & LIII.

D'une rose nouvelle admiroit les couleurs,
Et benissoit le fer, qui du sang de sa mere
Fit naître la reine des fleurs.
Plus il la voit, plus il s'enflâme
Pour cette fille des zéphirs;
Et l'empire absolu qu'elle prend sur son ame,
L'emporte jusqu'à ces desirs.

Que ne suis-je l'amant de Flore, (a)
Pour vous caresser plus souvent !
Que ne suis-je cet heureux vent
Dont les baisers vous font éclore,
Ou ces pleurs que la tendre aurore
Répand sur vous en se levant !

Que n'ai-je la douceur extrême
De vous défendre avec mes traits !
Ou d'être cette épine même,
Qui jalouse de vos attraits,
Empêche tout ce qui vous aime
De vous approcher de trop près.

En achevant ces mots, d'une course rapide
Il vole où son desir le guide.
Mais quel spectacle affreux pour les yeux d'un amant !

(a) Ode XX.

Dans le ſein de ſa belle il decouvre une abeille
Qui ſur cette couche vermeille
Croyoit dormir tranquillement.

Quoi ! dit-il animé d'une prompte colere,
Petit ſerpent aîlé, que fais-tu dans ma cour ?
Qui te rend aſſez téméraire
Pour te ſaiſir d'un prix réſervé pour l'Amour ?

Sur un rival qui nous offenſe,
Lançons nos traits, portons nos coups ;
Montrons-lui que l'Amour jaloux
Se plaît autant à la vengeance,
Que les autres Dieux en courroux.

L'abeille, ſans reſpect pour le Dieu de cithere,
Par un coup d'aiguillon répond à ſes mépris.
Et l'Amour pénétré d'une douleur amere,
Va chercher du ſecours dans les bras de ſa mere.
Mais à peine elle apprend le ſujet de ſes cris,
Que ſa bouche, après un ſouris.
A mille doux baiſers joint cet avis ſincere :

Si les plus légeres douleurs
Sont pour toi des maux ſi terribles,
Combien doivent être ſenſibles
Les coups dont tu bleſſes les cœurs ?

Quand on court après les délices
Sans écouter que ses desirs,
On trouve souvent des supplices
Où l'on croit trouver des plaisirs.

CANTATE VI.

(a) LE SONGE D'ANACRÉON.

CHez le Dieu des festins, une riante troupe
De naissantes Vénus, de nouveaux Adonis,
Buvoient ensemble à pleine coupe
L'allegresse & le vin si fortement unis.
L'aimable Anacréon avoit orné sa tête
Des plus brillantes fleurs qu'enfantent les zéphirs;
Et son luth, par ces chants consacrés aux plaisirs,
Faisoit & les honneurs & l'ame de la fête.

Versez, amis, versez toujours (b)
Cette liqueur enchanteresse :
Quand je bois avec la jeunesse,
Je sens renaître mes beaux jours.

(a) Ode VI. (b) Ode LIV.

Qu'on ne me parle plus de guerre; (a)
Il vaut mieux, le verre à la main,
Etre terrassés par le vin,
Que si Mars nous jettoit par terre.

Versez, amis, versez toujours,
Cette liqueur enchanteresse;
Quand je bois avec la jeunesse,
Je sens renaître mes beaux jours.

Que vos beaux jours, jeune Climene, (b)
Ne vous fassent point une peine
De voir mes cheveux blancs auprès de vos appas.
Quand vous cueillez des fleurs nouvellement écloses,
Hé quoi! ne vous plaisez-vous pas
De mêler les lys & les roses?

Versez, amis, versez toujours
Cette liqueur enchanteresse;
Quand je bois avec la jeunesse,
Je sens renaître mes beaux jours.

En achevant ces chants, qu'Apollon même admire,

(a) Ode XXVI. (b) Ode XXXVI.

Un effet enchanteur de l'amour & du vin,
S'empare du chantre divin,
Et l'endort auprès de sa lyre.
Comus respectant son sommeil,
Conduit en d'autres lieux le reste de la troupe,
De peur que de leurs mains ne tombe quelque coupe
Dont le bruit hâte son réveil.
Mais à peine un songe agréable
Des plaisirs les plus doux lui permet de joüir,
Qu'une hirondelle impitoyable,
Par son chant indiscret les fait évanoüir.

Que ne puis-je, dit-il, malheureuse hirondelle, (a)
Contre ta langue criminelle
Renouveller, dans mon courroux,
Et la fureur de ton époux
Et le malheur de Philomele !

Amour, rends-moi le doux mensonge
Que m'a fait perdre mon réveil ;
Fai qu'en reprenant mon sommeil,
Je puisse reprendre mon songe.

Avec les aîles des zéphirs
Je croyois poursuivre des belles ;

(a) Ode XII.

Je croyois voir fuir avec elles
L'aimable objet de mes desirs :
Malgré ses longs détours & ses vains artifices,
Je l'atteins, Elle tombe, & mes brûlans soupirs
Commençoient..., O sommeil ! faut-il que tu finisses
Quand tu commençois mes plaisirs !

Songes favorables
Aux cœurs amoureux,
Ne laissez voler autour d'eux
Que des images agréables.

Ainsi de leur vie
Charmant la moitié,
De ceux dont les jours font pitié,
Rendez les nuits dignes d'envie.

Songes favorables
Aux cœurs amoureux.
Ne laissez voler autour d'eux
Que des images agréables.

CANTATE VII.

(a) LE COMBAT D'ANACRÉON CONTRE L'AMOUR.

INdigné de la violence
Qu'exerce ſur les cœurs le tyrannique Amour,
Je voulus eſſayer un jour
De réſiſter à ſa puiſſance.
Auſſitôt à ſes traits, intrépide ſoldat,
J'oppoſe une égide inutile ;
Je charge mon dos immobile
De tout l'attirail d'un combat ;
Et je me crois dans cet état
Plus invulnérable qu'Achille.

Amour, deſormais
J'attens ſans allarmes
L'aſſaut de tes armes ;
Je brave tes traits.

(a) Ode XVI.

Dans ton esclavage
Ne croi pas avoir
Le plaisir de voir
Ceux dont le courage
Trompe ton espoir :
Et quand tu nous blesses,
C'est de nos foiblesses
Que vient ton pouvoir.

Tandis qu'à cet espoir mon ame s'abandonne,
L'impitoyable enfant, dont je brave la loi,
Tourne ses fleches contre moi.
Aussitôt je pâlis, mon courage s'étonne.
Plus prompt que les vents empressés
A sortir des antres d'Eole,
Tout armé que je suis, je cours, je fuis, je vole,
J'évite tous les traits qui me sont adressés.
Alors voyant son carquois vuide,
Cet inévitable vainqueur
Prend sa course, & d'un vol rapide,
Lui-même, au lieu de trait, se lance dans mon cœur.

Quand l'ennemi qui nous menace
Est maître du cœur d'une place,
Que servent d'impuissans efforts
Pour en défendre les dehors ?

Fausse fierté, foible prudence,
Côntre l'Amour & sa puissance
Vous n'opposez qu'un vain rempart,
Dont le plus fier, ni le plus sage,
Ne peut tirer d'autre avantage
Que de céder un peu plus tard.

Quand l'ennemi qui nous menace
Est maître du cœur d'une place,
Que servent d'impuissans efforts
Pour en défendre les dehors ?

Quand je sentis l'ardeur qui regnoit dans mon ame,
Je courus implorer le secours de Bacchus,
Et crus dans les flots de son jus
Eteindre ma brûlante flâme :
Mais l'Amour qui vit mon dessein,
Prit, pour m'enflammer davantage,
Le goût & la couleur du vin ;
Et plus j'en versai dans mon sein,
Plus le traître y fit de ravage.

Contre l'Amour & son poison,
Que peut le Dieu de la vendange ?
Depuis quand croit-on qu'il se range
Du parti de notre raison ?

Ah! quand l'Amour vient nous ſurprendre,
On ne doit regarder Bacchus
Que comme un ennemi de plus
Dont nous avons à nous défendre.

CANTATE VIII.

(*a*) LA COUPE D'ANACRÉON.

LE ſage Anacréon ſur les bords de Neptune,
Déploroit par ſes chants les effets criminels
Que ſur les aveugles mortels
Produiſent chaque jour les dons de la fortune.

Source de tous les maux, (*b*) infidele enchanteur,
Métal de qui la vue eſt un poiſon funeſte;

(*a*) On a ſuivi dans cette Cantate l'opinion de Scobée, qui prétend qu'Anacréon, ayant reçu cinq talens de Policrate, ne put dormir pendant deux nuits de l'inquiétude que lui cauſoit la peur de perdre ce préſent, & qu'il fut obligé de rendre à ce Prince ce qui lui cauſoit tant de ſoins.

(*b*) Ode XLVI.

Périsse le premier dont l'avare fureur
Te fit voir la clarté céleste.

Depuis ce jour fatal, quels crimes, quels malheurs
Ont inondé la terre & de sang & de pleurs !
Tu rends la nature rebelle ;
Tu dépouilles l'amour de l'empire des cœurs ;
Et l'amant fier de ses faveurs,
Est sûr de celles de sa belle.

Source de tous les maux, infidele enchanteur,
Métal de qui la vue est un poison funeste,
Périsse le premier dont l'avare fureur
Te fit voir la clarté céleste.

A peine il achevoit, que l'onde en mugissant,
De ce métal éblouissant
Roule un monceau sur le rivage :
Quoi ! dit il, fortune volage,
Est-ce par les présens qu'on punit les mépris ?
Mais loin de m'en sentir épris,
J'en vais faire à Bacchus un éclatant hommage.
Il vole en même tems chez l'époux de Cypris,
Et lui commande cet ouvrage :

Vulcain, daigne exercer ton bras (a)
Pour mon plaisir & pour ta gloire :
Prend cet or, & tu m'en feras,
Non des armes pour les combats,
Mais une coupe pour bien boire.

Garde-toi d'y graver, ou les filles d'Atlas,
Ou l'Orion qui m'épouvante ;
Ce seroit un vain embarras.
Graves-y seulement la beauté qui m'enchante :
Que l'amour & les jeux y marchent sur ses pas,
Et que cette image riante,
Du vin que je boirai redouble les appas.

Il dit ; & le succès répond à son attente.
Mais d'un poison subtil, effet prodigieux !
Il tremble à tous momens qu'une main ravissante,
Ne vienne le priver d'un trésor précieux,
Dont le charme funeste est le seul qui l'enchante.
Que dis-je ! le sommeil ne ferme plus ses yeux,
Tout l'agite, tout l'épouvante ;
Iris lui paroît moins charmante,
Et son luth moins harmonieux.

(a) Odes XVII. & XVIII.

Ciel ! où suis-je ! dit-il : ô fortune inhumaine !
Tu fais payer trop cher tes bienfaits séduisans.
Et toi, ministre de sa haine,
Mer, rends moi mon repos, & reprens tes présens.
Tristes soucis, sombre tristesse,
Qu'après lui l'or traîne sans cesse,
Suivez dans l'abîme des flots
Cet ennemi de mon repos.

Bacchus, pere de l'allegresse,
Ramene l'enfant de Paphos,
Et que mes chants pour la tendresse
Réveillent encor les échos.

Tristes soucis, sombre tristesse,
Qu'après lui l'or traîne sans cesse,
Suivez dans l'abîme des flots
Cet ennemi de mon repos.

Dans la mer ; à ces mots, sa coupe ensevelie
Dissipe sa mélancolie ;
Il se rend aux plaisirs pour ne les plus quitter,
Et tout le reste de sa vie
Il ne cessa plus de chanter.

Amis, si l'or étoit capable (a)
De prolonger votre destin,
Et que la Parque, peu traitable,
Se contentât de ce butin,
Pour la richesse & pour le gain
Votre ardeur seroit excusable.

Mais, puisque leur secours est vain,
Pour détourner ce coup funeste,
Exempts de trouble & de chagrin,
Partagez le tems qui vous reste
Entre la tendresse & le vin.

CANTATE IX.

(b) L'AMOUR PEINTRE.

L'Hiver avoit chassé Pomone après Cérès,
Depuis qu'Iris pleuroit l'absence de Bathile,
Et que sa douleur inutile
Se soulageoit par ces regrets:

Absence inhumaine & barbare,
Que tu me fais verser de pleurs!

(a) Ode XXIII. (b) Odes XXVIII. & XXIX.

Faut-il, quand l'Amour joint deux cœurs,
Que ta cruauté les sépare ?

Ne viendras-tu plus, cher amant,
Embellir ces tristes rivages,
Où l'hiver fait moins de ravages
Que ton funeste éloignement.

Absence inhumaine & barbare,
Que tu me fais verser de pleurs !
Faut-il, quand l'Amour joint deux cœurs,
Que ta cruauté les sépare ?

Qui peut t'arrêter si long-tems
Loin d'une amante qui t'adore,
Toi, qui mieux que l'amant de Flore,
Peux me ramener le printems ?

Absence inhumaine & barbare,
Que tu me fais verser de pleurs !
Faut-il, quand l'Amour joint deux cœurs,
Que ta cruauté les sépare ?

Tandis que sa douleur se plaît à s'exhaler,
Par des plaintes toujours nouvelles,
Elle apprend que l'Amour, pour les amans fidelles, ...

A trouvé l'art de rassembler
Des ombres, des couleurs plus fortes que l'absence,
A qui ce divin maître a donné la puissance
D'animer une toile, & la faire parler.
Son amoureuse impatience
A Paphos sur le champ la contraint de voler;
Et son cœur, par ces mots, marque la violence
Du feu dont il se sent brûler:

Amour, qui par un art rival de la nature,
Peux, tout absent qu'il est, me montrer mon amant,
Si tu veux m'en tracer la fidelle peinture,
Prends ce qu'en chaque Dieu tu vois de plus charmant.

Donne-lui d'Apollon la blonde chevelure;
Rassemble dans ses traits, confonds dans ses regards
La pudeur dont Pallas releve sa parure,
La douceur de ta mere, & la fierté de Mars.

Enfin, de ton carquois dépouille-toi toi-même,
Et fai que mon amant s'en saisisse à son tour:
Tu passeras partout pour le berger que j'aime,
Et partout mon berger passera pour l'Amour.

Ainsi parloit Iris ; & l'objet qui l'enflâme
S'offre tel à ses yeux qu'il est peint dans son
ame ;
C'est Bathile. Il respire ; elle n'en peut douter.
Elle embrasse cent fois cette image naïve ;
Cent fois son oreille attentive
S'est disposée à l'écouter.

Mais que peut un portrait quand l'amour est
extrême ?
Iris se rend à ses douleurs,
Et l'Amour n'arrête ses pleurs
Qu'en lui ramenant ce qu'elle aime.

Quand on aime bien tendrement,
Une muette ressemblance
Contre les rigueurs de l'absence
Est un foible soulagement.

Non, jamais nos desirs avides
Ne sauroient être satisfaits
Que par des plaisirs plus parfaits,
Et des entretiens plus solides.



CANTATE X.

MARS
BLESSÉ PAR L'AMOUR.

DAns les cavernes de Lemnos (*a*)
Vulcain forgeoit des traits pour le Dieu de
Paphos.

Une charmante immortelle
Trempe leur pointe cruelle
Dans un vaſe plein de miel,
Où l'Amour moins humain qu'elle
Se plaît à mêler du fiel.

Ainſi, lorſque dans une ame
L'Amour lance un trait de flâme,
Il ſait rendre en même tems
Et malheureux & contens
Ceux que ſous ſes loix il range;
Ainſi les jours & les nuits
Ont un éternel mélange
Et de plaiſirs & d'ennuis.

(*a*) Ode XLV.

Tandis que les marteaux font retentir l'enclume,
Au sortir d'un combat le redoutable Mars,
Sur ces foibles travaux où Vulcain se consume,
Promene avec dédain ses orgueilleux regards.
Et par ce discours téméraire,
Qui lui coutera des regrets,
Il brave le Dieu de Cithere
Sur la foiblesse de ses traits :

Enfant dont l'audace
Croit tout surmonter,
Quelle ame assez basse
Peut te redouter ?
Laisse-moi la gloire
De lancer des traits ;
Qui soient à jamais
Sûrs de la victoire ;
Et borne l'emploi
Des armes fragiles,
Qu'en tes mains je voi,
Aux jeux inutiles
D'enfans tels que toi.

Vénus sourit à ce reproche ;
Et l'Amour sûr de se venger,
Prend une fleche qu'il décoche
Sur le Dieu qui l'ose outrager.

Essayons, lui dit-il, s'il faut que je te cede,
Et voyons si tes traits sont plus forts que les
mieus.
Le trait vole ; & le Dieu que la douleur pos-
sede,
Lorsqu'il ensanglanta le fer de Diomede,
Frappa d'un moindre cri les rivages Troyens.

Amour, je te demande grace,
Retire ton trait de mon cœur.
Punit-on un moment d'audace
Avec cet excès de rigueur ?
Amour, je te demande grace,
Retire ton trait de mon cœur.

Le terrible Dieu de la Thrace
Te reconnoît pour son vainqueur.
Amour, je te demande grace,
Retire ton trait de mon cœur.

Non, dit l'Amour plein d'allegresse
De causer des maux si cuisans ;
Juge par le trait qui te blesse,
Si les tiens sont aussi pesans.
Garde-le bien, je te le laisse ;
Je ne reprens point mes présens.

Le guerrier le plus invincible
Ne peut se défendre d'aimer.
Plus un cœur se croit insensible,
Plus il est prêt de s'enflammer.
Le guerrier le plus invincible
Ne peut se défendre d'aimer.

Malheur, malheur au cœur paisible
Qui force l'Amour de s'armer.
Le guerrier le plus invincible
Ne peut se défendre d'aimer.

CANTATE XI.

LA CIGALE.

UNe Cigale au coin d'un bois, (a)
Imprudemment se laissa prendre
Dans les rets que venoient de tendre
Les enfans aux brillans carquois.

Ils alloient venger sur elle
La honte de leur butin,
Quand ces mots, dictés soudain
Par ma pitié naturelle,

(a) Ode XLIII.

Fléchirent l'humeur cruelle
Du bataillon enfantin.

Enfans, allez faire la guerre (a)
A tant d'oiseaux que j'apperçoi
Faire leur ordinaire emploi
De piller les fruits de la terre :
Mais l'ennemi, dont vous jurez la mort,
Ne leur a jamais fait de tort.
Il n'est ni Nymphe, ni Bergere,
Qui n'aime à l'ouir dans nos champs;
Et vous sentirez leur colere,
Si vous les privez de ses chants.

Je n'eus pas fini ce langage,
Que je vis un essain d'Amours
Dans mon sein s'ouvrir un passage;
Et je les y sens tous les jours
Faire un pitoyable ravage.

A tous les Amours que je sens, (b)
Mon cœur ne sauroit plus suffire.
L'hirondelle dans le printems
Ne fait son nid que tous les ans :
Mais dans mon sein, qu'Amour déchire,
Il bâtit le sien en tout tems.

(a) L. Liv. de l'Anthologie. (b) Ode XXXIII.

Non, mon cœur ne peut plus suffire
A tous les Amours que je sens.

A peine les Amours naissans
Ont percé leur tendre coquille,
Que toujours de nouveaux enfans
En font augmenter la famille.
Sans cesse mon sein en fourmille;
J'entens toujours des cris perçans.
Ah! quelle peine! Ah! quel martyre!
Non, non, mon cœur ne peut suffire
A tous les Amours que je sens.

Je ne connois plus qu'un remede
Au mal que me font les Amours;
Chers amis, j'implore votre aide;
La bouteille à la main volez à mon secours.
Sur ces auteurs de ma disgrace
Versez, & faites dans mon sein
Couler un déluge de vin
Qui les noie ou les en chasse.

Un buveur rappelle aisément
Sa raison, lorsqu'elle s'égare;
Mais elle revient rarement
Dans un cœur dont l'Amour s'empare.

Mais dans un âge moins tendre
Tu n'auras plus ce bonheur,
Et le traître dans ton cœur
Ne viendra que trop se rendre.

Que peuvent contre l'Amour
Tous les rets que tu peux tendre?
Par l'oiseau que tu veux prendre
Crain d'être pris à ton tour.

Daphnis fut sourd à ce langage,
Dont il ne reconnut le prix
Qu'après que l'enfant de Cypris
Eut vengé par son esclavage
Tous les oiseaux qu'il avoit pris.

Vous, à qui la chasse
Offre tant d'attraits,
L'Amour vous surpasse
A tendre des rets.

Son pouvoir suprême,
Mieux que chez les rois,
Regne dans les bois,
Où Diane même
Ne peut fuir ses loix.

Vous, à qui la chasse
Offre tant d'attraits,
L'Amour vous surpasse
A tendre des rets.

CANTATE XIII.

(a) L'AMOUR MUSICIEN.

A. M. D. L.

Ami généreux & sincere,
Souffre que l'Amour & sa mere
T'offrent des chants que tu chéris ;
Plus contens de te faire un présent qui te touche,
Qu'à quelque puissance farouche
Qui n'en connoîtroit pas le prix.

Un jour dans la saison nouvelle,
Licidas à l'ombre d'un bois,
Disputoit le prix de la voix
A l'amoureuse Philomele.
Les zéphirs n'osoient agiter
Ni roseau, ni fleur, ni verdure,

(a) Idylle III. de Bion.

Et les ruisseaux, pour l'écouter,
Interrompoient leur doux murmure.

Autour du Berger
Les graces riantes,
Les Nymphes contentes,
Viennent se ranger.
L'Amour, pour entendre
Ses chants pleins d'attraits,
Met sur l'herbe tendre
Son arc & ses traits;
Et sa mere même
Dans les doux soupirs,
Du Berger qu'elle aime
Sent moins de plaisirs.

Dès qu'il eut cessé de chanter,
Chacun lui donna la victoire;
Et la sœur de Progné n'osa plus se flatter
De lui disputer cette gloire.
Alors la mere des Amours
Lui présenta son fils, & lui tint ce discours:

Berger, tes concerts que j'admire
Ont tant de charmes pour Cypris,
Qu'elle veut te laisser son fils
Pour le former & pour l'instruire.
Je juge par l'effet que tes chants font sur moi

Qu'il augmenteroit notre empire ;
S'il ſavoit chanter comme toi.

Souvent une ame indifférente
Réſiſte à bien d'autres appas,
Que ſes rigueurs ne tiennent pas
Contre ceux d'une voix touchante.

Alors, avec empreſſement,
Licidas ſur le ton champêtre
Commença d'exercer le diſciple charmant,
Dont il devoit être le maître.
Mais quel étonnement lui fit ouvrir les yeux,
Quand il vit l'enfant de Cithere,
Mépriſant le chant ordinaire,
Prendre un ton plus mélodieux
Pour chanter les amours des Dieux,
Sans oublier ceux de ſa mere !

Ah ! lui dit le Berger enchanté de ſes ſons,
Amour, je vois que mes chanſons
Valent beaucoup moins que les tiennes,
Et je veux prendre tes leçons,
Au lieu de te donner les miennes.

Les chants où tu ne regnes pas,
N'ont rien de touchant ni de tendre ;

Et je ne trouve plus d'appas
Qu'en ceux que tu m'as fait entendre.

Amour, je vois que mes chansons
Valent beaucoup moins que les tiennes ;
Et je veux prendre tes leçons,
Au lieu de te donner les miennes.

L'enfant en même tems devint maître à son tour ;
Et le Berger depuis ce jour,
Apprit, par son expérience,
Qu'un mortel n'a point de science
S'il n'est pas instruit par l'Amour.

Vous, qui des sons de votre lyre,
Voulez qu'on goûte les douceurs,
Il faut que l'Amour vous inspire ;
Ce n'est pas assez des neuf sœurs.

Votre gloire ne sauroit croître
Qu'autant qu'il en sera l'appui.
Le Dieu des arts est un grand maître,
Mais l'Amour en fait plus que lui.

CANTATE XIV.

(a) ACHILLE ET DEIDAMIE.

SOus les traits & l'habit d'une jeune princeſſe,
Achille dans Sciros jouiſſoit d'un bonheur
Auſſi funeſte à ſa valeur,
Que favorable à ſa tendreſſe.
Chaque jour comme ſœur, chaque nuit comme
époux
De la belle Déidamie,
Il échappoit aux traits de la Parque ennemie;
Et goûtoit en ſecret les plaiſirs les plus doux.

Nuit, confidente fidelle
De tant d'amoureux deſirs,
Il n'eſt de parfaits plaiſirs
Que ceux que l'on vous révele.
Sitôt que du jour jaloux
L'on voit la lumiere éteinte,
Les amans cédent ſans crainte
A ce qu'amour a de doux:
La pudeur ni la contrainte
Ne tiennent point contre vous.

(a) Idylle VIII. de Bion.

Ulysse cependant, zelé pour sa patrie,
Veut lui rendre le seul héros,
Dont l'appui des Troyens doit sentir la furie;
Et pour le découvrir, il se rend à Sciros.
Il étale aux yeux des princesses,
Des ornemens & des richesses
Dignes de relever l'éclat de leur beauté.
Achille avec dédain envisage leurs charmes;
Mais d'un trouble soudain il paroît agité,
Quand parmi ces atours il voit briller des armes,
Qui semblent l'accuser de son oisiveté.

L'ardeur dont la gloire l'enflâme,
Dissipe les lys de son teint;
Et la rougeur dont il est peint,
Fait voir le trouble de son ame.

Les graces rebelles aux loix
De la Déesse d'Amathonte,
Semblent, pour la premiere fois,
Rougir de dépit & de honte,
Et se courroucer toutes trois,
De voir que Pallas les surmonte.

L'ingénieux Ulysse, à ces signes certains,
Reconnoît le héros que demande la Grece;

Et d'un glaive terrible armant ſes jeunes mains,
Par ce diſcours guerrier, du fils d'une Déeſſe
Il augmente l'ardeur, & hâte les deſtins;

Quittez les jeux, fuyez leurs charmes,
Rougiſſez d'un honteux repos:
Le carnage & le bruit des armes,
Sont les vrais plaiſirs des héros.

Lorſque des plaiſirs à la gloire
Ils ont promené leurs deſirs,
Il n'appartient qu'à la victoire
De les ramener aux plaiſirs.

Quittez les jeux, fuyez les charmes,
Rougiſſez d'un honteux repos:
Le carnage & le bruit des armes,
Sont les vrais plaiſirs des héros.

Pénétré des diſcours d'Ulyſſe,
Achille en même tems déchire tous les nœuds
Dont le fatiguant artifice,
Sous un voîle emprunté, captivoit ſes cheveux.
Déidamie en proie aux plus vives allarmes,
Veut en vain, par ſes cris, par ſes plus tendres larmes,
Déſarmer ce jeune lion;

Son cœur ne trouve plus de charmes
Que dans la chute d'Ilion,
Qu'Ulysse promet à ses armes.

Belles, qui croyez pour toujours
Asservir un jeune courage,
N'en espérez d'autre avantage
Que des chaînes de quelques jours,
Dont un son d'airain le dégage.

Il n'écoute plus les Amours,
Sitôt que Bellone l'appelle;
Et les sermens d'être fidele,
S'envolent au bruit des tambours.

CANTATE XV.

MELPOMENE.

QUel tourbillon, quel feu sublime
Redoublent leur rapidité,
Pour me transporter sur la cime
Du Parnasse que j'ai quitté!
Que voulez-vous de moi, divine Melpomene?
En quittant les bords de la Seine,
J'ai cessé de suivre vos loix;

Et la fureur qui me domine,
N'eſt plus cette fureur divine
Qui me ſaiſiſſoit autrefois.

Je ne veux plus d'un vol rapide
Imiter le roi des oiſeaux ;
Je veux, comme un cigne timide,
M'arrêter aux bords des ruiſſeaux.

Caché dans un coin de la terre,
Je ne veux plus monter aux cieux :
On s'approche trop du tonnerre
Quand on commerce avec les Dieux.

Je ne veux plus d'un vol rapide
Imiter le roi des oiſeaux ;
Je veux, comme un cigne timide,
M'arrêter aux bords des ruiſſeaux.

Pour qui voulez-vous que ma lyre
Retire encor du ſombre empire
Ces noms qui traînent après eux
Tant d'évenemens mémorables ?
Pour chanter des maux fabuleux,
J'en reſſens de trop véritables.

Que tous mes rivaux,
Fiers de ma diſgrace,

Usurpent la place
Due à mes travaux :
Je vois de la scene
La chute prochaine
Sans plaindre ses maux ;
Et d'un œil tranquille,
Comme un autre Achille,
Je vois sur les eaux
Les flammes Troyennes
Brûler de Micènes
Les mille vaisseaux.

Mais je suis, malgré moi, transporté dans Athènes :
Je porte en même tems mes pas & mes regards
Sur des trônes brisés, sur des sceptres épars,
Et j'éleve, ou j'abas des têtes souveraines.

Véritable école des rois,
Apprends à ces Dieux de la terre,
Que s'ils sont au dessus des loix,
Ils sont au dessous du tonnerre.

Toi seule, sans voile & sans feinte,
As le secret de leur montrer
Ce que le respect & la crainte
Empêchent de leur déclarer.

Véritable école des roi,
Apprends à ces Dieux de la terre;
Que s'ils sont au-dessus des loix,
Ils sont au dessous du tonnerre.

CANTATE XVI.

L'AMOUR MÉDECIN.

AUx bords d'une onde pure, où les arbres fleuris, (a)
Pour les heureux amans formoient un doux asyle,
C'est ainsi que le cœur de la jeune Doris
S'épanchoit aux yeux de Bathylle.

Berger, qu'on prendroit pour l'Amour,
Si tu ne bravois son empire,
Voi de combien de fleurs l'amante de Zéphire
Embellit ce riant séjour;
Voi comme l'air, la terre & l'onde,
Du retour du printems semblent se réjouir:
Seras-tu le seul dans le monde
Qui ne veuille pas en jouir?

(a) Odes XXII. & XXXVII. d'Anacréon.

Tu vois comme les vents retiennent leurs haleines,
Et qu'un calme profond sur les humides plaines,
Des tendres Alcions réveille les desirs :
Pourquoi, charmant auteur des tourmens que j'endure,
Es-tu le seul dans la nature
Qui se refuse à ses plaisirs ?

Voi combien cette onde amoureuse,
Dans ce vallon aimé fait de fréquens détours,
Et comme à prolonger son cours,
L'Amour la rend ingénieuse.
Ah ! seras-tu le seul, dont l'ame dédaigneuse
Ne profite pas des beaux jours ?

La vigne jointe avec l'olive,
De leurs rameaux unis nous offre le secours,
Moins contre la chaleur trop vive,
Que pour imiter leurs amours.
Voi comme à des plaisirs extrêmes
Tout conspire à nous inviter.
Ah ! serons-nous assez ennemis de nous-mêmes,
Pour ne vouloir pas les goûter ?

Elle dit ; & l'Amour attendri par sa plainte, (a)
Aux regards du berger se présente soudain ;
Et pour l'exempter de la crainte
Qu'eût produit son arc inhumain,
Il ne voulut armer sa main
Que d'une tige d'hiacinthe.

❧

Mais toujours insensible aux amoureuses loix,
Bathylle a recours à la fuite,
Et sa frayeur le précipite
A travers les monts & les bois.

❧

Pourquoi, cher auteur de mes peines,
Fuis-tu mes transports amoureux ?
Le Dieu dont je ressens les feux,
Desarmé de traits & de chaînes,
Te paroît-il plus dangereux
Que ces précipices affreux,
Dont les épines inhumaines
Ne respectent pas tes cheveux ?
Pourquoi, cher auteur de mes peines,
Fuis-tu mes transports amoureux ?

❧

Reprens, Amour, reprens tes armes,
Lance tes traits sur un ingrat ;
Vole, & punis avec éclat
Le mépris qu'il fait de tes charmes.

❧

(a) Ode VII.

Qu'Aleфton, au lieu de Cypris,
Lui fasse ressentir la fureur qui m'anime.
Que parmi ces rochers il trouve quelqu'abîme;
Ou quelque nouveau monstre animé par mes cris,
Qui sache mieux punir un crime,
Que respecter en lui les charmes d'Adonis.

Reprens, Amour, reprens tes armes;
Lance tes traits sur un ingrat;
Vole, & punis avec éclat
Le mépris qu'il fait de tes charmes.

Bathylle, que les vents paroissent emporter,
Redouble sa course légere,
Malgré les cris de la bergere
Qu'il ne daigne pas écouter;
Lorsque par un aspic, caché sous la fougere;
Il est contraint de s'arrêter.
Que vois-je! Ses yeux s'obscurcissent,
Déja leur feu s'est presque éteint;
Les lys se fanent sur son teint,
Et les roses déja sur ses levres pâlissent.

Alors l'Amour vers lui se hâte de venir;
Et l'ayant ranimé du seul vent de ses aîles:
Tu mérites, dit-il, des peines plus cruelles;
Mais je laisse à Doris le soin de te punir.

Sans carquois & sans violence,
L'Amour a droit de nous charmer ;
Il n'a pas besoin de s'armer
Pour nous soumettre à sa puissance.
On peut résister quelque tems ;
Mais dès qu'il devient notre maître,
On regrette tous les instans
Qu'on a passé sans le connoître.

CANTATE XVII.

L'INCONSTANCE PUNIE.

Je rêvois l'autre nuit aux courses indiscrettes ,
Où m'avoit engagé l'Amour ,
Et du flambeau des cieux j'attendois le retour
En songeant à tant d'amourettes.

J'aurois plutôt compté (a) les feuilles des forets ,
Des bords de l'océan j'aurois compté le sable ,
Plutôt que le nombre innombrable
De tous les amours que j'ai faits.

(a) Ode XXXII.

La Grece n'a point de bocages,
Ni de temple, ni de palais,
Où quelqu'objet rempli d'attraits
Ne se vante de mes hommages.

J'ai porté les loix de Cypris
Jusqu'en Egypte & dans la Créte;
L'Asie a vu mon cœur épris
De mille objets, dont la défaite
M'a couté moins cher qu'à Pâris.

Les lieux même où jadis Hercule
Mit des bornes à ses exploits,
N'ont pû me prescrire des loix
Pour en mettre au feu qui me brûle.

C'est assez, criai-je aux Amours
Avec une voix de tonnerre,
Je veux vous quitter pour toujours:
C'est assez parcourir la terre.

Je ne veux plus chercher d'attraits
Que dans la bouteille & le verre:
Lorsque vous me ferez la guerre,
Ils me garderont de vos traits.

Tandis que cet espoir frivole
M'inspire ces rudes accens,

Je me ſens couper la parole
Par des pavots aſſoupiſſans.

Je crus voir en dormant (a) une troupe de belles,
Dont l'Amour juſqu'à moi ſembloit guider les pas ;
Et que, pour éviter leurs dangereux appas,
La peur m'avoit prêté ſes aîles.
Mais l'Amour d'un air mépriſant,
Pour me montrer combien ſa pourſuite eſt à craindre,
Chargea ſes pieds d'un plomb peſant,
Et ne laiſſa pas de m'atteindre.

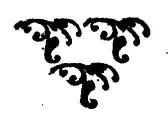
Jeune Iris, le ſens de mon ſonge
Eſt expliqué dans vos beaux yeux ;
Ne prenez point pour un menſonge
Ce qu'il a de myſtérieux.
Jeune Iris, le ſens de mon ſonge
Eſt expliqué dans vos beaux yeux.

Parmi tant de beautés, pour qui mon cœur volage
A cru ſentir des feux dont il ne brûloit pas,
Je n'ai trouvé que vos appas
Dignes de fixer mon hommage.

(a) Ode XLIV.

L'Amour, dont je ressens les coups,
M'a forgé par dégrés une chaîne éternelle,
Et n'a conduit mon cœur de plus belle en plus belle,
Que pour l'élever jusqu'à vous.

Un papillon de rose en rose
Aime à voler dans le printems ;
Mais il faut bien qu'il se repose
Lorsque l'hiver glace nos champs.
C'est ainsi que dans le bel âge
Il est permis d'être volage :
Mais dans l'automne de nos jours,
Où leur feu commence à s'éteindre,
L'on se trouveroit bien à plaindre,
Si l'on ne fixoit ses amours.



CANTATE XVIII.

MINERVE ET L'AMOUR.

LEs Nymphes de Pallas, d'une main attentive
Mêloient la pourpre & l'or pour finir des portraits,
Où la prompte navette & l'aiguille naïve,
Du pinceau, leur rival, surpassoient les attraits.

Quel est le pouvoir des mélanges (a)
Qui forme ce vivant tableau !
Du Dieu qui préside aux vendanges,
Tous les habitans d'un hameau,
A l'aspect de leur vin nouveau,
Y semblent chanter les louanges.
L'on y voit des vieillards, que son jus rajeunit,
Former encor des jeux & des danses nouvelles,
Et des belles, qu'il assoupit,
Trouver, en s'éveillant, quelqu'amant auprès d'elles.

(a) Ode LII.

Quel eſt cet autre objet ! Par quel enchantement (a)
Cet amoureux taureau fend-il le ſein de l'onde,
Fier d'avoir ſur ſon dos un fardeau ſi charmant !
Ah ! malgré ſon déguiſement,
L'on connoît le maître du monde.

***

Prévenez, dit Pallas, prévenez les malheurs,
Qu'avec de ſi vives couleurs
Vos ſavantes mains éterniſent ;
Craignez les effets dangereux
Que le vin & l'amour produiſent :
Que leurs exemples vous inſtruiſent
A les éviter tous les deux.

***

Le travail & la diligence
Détruiſent leur autorité,
Et c'eſt la ſeule oiſiveté
Qui fait l'excès de leur puiſſance.

***

Craignez les effets dangereux
Que le vin & l'amour produiſent :
Que leurs exemples vous inſtruiſent
A les éviter tous les deux.

***

Si l'Amour vient dans vos retraites
Réſolu d'en troubler la paix,

(a) Ode XXXV.

Faites-lui ſentir que ſes traits
Cédent aux coups de vos navettes.

Craignez les effets dangereux
Que le vin & l'amour produiſent :
Que leurs exemples vous inſtruiſent
A les éviter tous les deux.

L'Amour ſenſible à cet outrage,
Sur la fiere Minerve & les ſœurs d'Arachné,
Tourne ſon arc empoiſonné ;
Et ſes traits, en volant, ſont ceſſer leur ouvrage.
Pallas s'efforce en vain d'animer leur courage ;
Rien ne peut raſſembler ſon troupeau conſterné.
Elle-même ſe voit contrainte
De voler vers ſon pere au céleſte ſéjour,
Et de lui porter cette plainte
Contre l'audace de l'Amour :

Puiſſant maître des Dieux, qui lancez le tonnerre,
En vain votre bras triomphant
Foudroya les fils de la terre,
Lorſque vous permettez qu'un plus cruel enfant
Faſſe à tout l'univers une plus rude guerre.
En vain par d'utiles emplois
J'avois cru m'exempter de ſes barbares loix

Ses traits me poursuivent sans cesse.
Ah ! qui voudra tourner ses pas
Vers le sentier de la sagesse,
Si le ciel ne l'exempte pas
Des piéges que l'Amour lui dresse ?

A ces mots, d'un regard qu'il lança sur l'Amour,
Jupiter ébranla le céleste séjour.
Cruel enfant, dit-il, tyran de la nature,
Entendrai-je toujours des plaintes contre toi ?
Si je t'ai pardonné l'injure
Des traits que ton audace a portés jusqu'à moi ;
Si du reste de ma famille
J'ai vu tranquillement les transports furieux,
Pense-tu qu'insensible aux plaintes de ma fille,
Sur tes crimes nouveaux je ferme encor les yeux ?

Amour, épargne un cœur qui ne veut pas se rendre.
Il est tant de mortels dans ce vaste univers
Sur qui ton pouvoir peut s'étendre.
Souffre qu'il soit un cœur qui puisse se défendre
De la nécessité de gémir dans tes fers.
Amour, épargne un cœur qui ne veut pas se rendre.

Va, songe à m'obéir, (a) ou tremble qu'à tes yeux
Le feu que je tiens ne dévore
Ton arc & tes traits odieux.
Tonne, répond l'Amour, je me souviens encore
Comme on fait un taureau du plus puissant des Dieux.

Non, ce n'est point par la menace
Que l'Amour calme ses rigueurs;
C'est un enfant qui ne fait grace
Qu'à ceux qui lui donnent des fleurs.

CANTATE XIX.

(b) LA MORT D'ADONIS.

ADonis étendu, sans force & sans couleur,
Des baisers de Vénus ne sentoit plus les charmes;

(a) *La fin de cette Cantate est tirée d'une Epigramme latine de Sannazar, dont Moschus lui avoit fourni l'idée.*

(b) Premiere Idylle de Bion.

Et la terre abreuvée & de ſang & de larmes,
Avoit déja produit une nouvelle fleur.
De cette perte irréparable
Les Amours puniſſoient leurs carquois innocens,
Et la Déeſſe inconſolable
Accompagnoit leurs pleurs de ces triſtes accens:

Cher objet d'une ardeur ſi tendre & ſi fidelle,
Je ne verrai plus tes appas;
Et le malheur d'être immortelle,
Me fait mieux reſſentir celui de ton trépas.

Que ne m'eſt-il permis d'accompagner ton ombre!
Le plaiſir de te voir ſur le rivage ſombre,
Me le rendroit plus cher que la clarté du jour;
J'irois, avec le Dieu du ténébreux ſéjour,
Partager un bonheur dont mon ame eſt jalouſe.
Que ne puis-je ceſſer, pour être ſon épouſe,
D'être la mere de l'Amour!

Cher objet d'une ardeur ſi tendre & ſi fidelle,
Je ne verrai plus tes appas;
Et le malheur d'être immortelle,
Me fait mieux reſſentir celui de ton trépas.

Amours, livrez-moi ma victime,
Armez-vous de vos traits vengeurs;
Contre l'auteur de mes malheurs
Servez la fureur qui m'anime.
Hâtez-vous de punir ſon crime;
Que ſon ſang coule avec mes pleurs.
Amours, livrez-moi ma victime;
Armez-vous de vos traits vengeurs.

✠

A ces mots les Amours, (a) dans la forêt prochaine,
Fondent de toutes parts ſur l'objet de leur haine.
Bientôt de mille nœuds il ſe ſent attacher;
Bientôt, pour le faire marcher,
La pointe de leurs traits commence ſon ſupplice;
Et pour ce nouveau ſacrifice,
Leurs flambeaux réunis allument le bucher.

✠

Vengez-vous, charmante Déeſſe,
Dit ce captif en ſoupirant;
Mais du moins apprenez qu'un excès de tendreſſe
A produit un crime ſi grand.
Lorſque de cet époux, dont vous pleurez la perte,
Je vis, au gré des vents, la cuiſſe découverte,

(a) Idylle XXX. de Théocrite.

Je voulus qu'un baiſer uſurpé ſur Vénus ;
Contentât mes deſirs avides :
Et je ne me reſſouvins plus
Que j'avois des dents homicides.

Vengez-vous, délivrez vos yeux
D'un ennemi qui vous offenſe :
Je crains plus la pitié des Dieux
Qu'un autre ne craint leur vengeance.

Vénus, par ces regrets ſe laiſſant attendrir,
Fait briſer ſur le champ les fers de ſa victime :
Mais l'horreur qu'elle a de ſon crime,
En dépit de Vénus la condamne à mourir.
Elle s'élance ſans rien craindre
Parmi les flammes du bucher,
Et Vénus ne peut s'empêcher
De l'envier & de la plaindre.

L'on portoit autrefois l'Amour
Juſqu'à s'armer contre ſoi-même ;
Mais on ne quitte plus le jour
Pour avoir perdu ce qu'on aime.

Après quelques pleurs ſuperflus,
Qu'on ceſſe bientôt de répandre,
Les ſoupirs ne s'adreſſent plus
A qui ne peut plus les entendre.

L'on portoit autrefois l'Amour
Jusqu'à s'armer contre soi-même ;
Mais on ne quitte plus le jour
Pour avoir perdu ce qu'on aime.

CANTATE XX.

LE COUCOU.

TAisez-vous, triste Philomele,
N'interrompez point les Coucous ;
Ils savent cent fois mieux que vous
Annoncer la saison nouvelle.
Vos lugubres accens, dans ma langueur mortelle
Ne servent qu'à m'entretenir ;
Au lieu que le Coucou sans cesse me rappelle
Quelqu'agréable souvenir.

C'est ainsi que le beau Silvandre
Des courriers du printems célebroit le retour ;
Et donnoit des leçons d'amour
Aux bergers empressés de le venir entendre.

Le papillon dans nos jardins
Aime à voler de rose en rose ;

Et le Coucou ne se repose
Que dans le nid de ses voisins.
Amans qui vous plaignez des rigueurs de vos belles,
L'Amour aura pour vous
Des plaisirs aussi doux,
Quand vous prendrez pour vos modeles
Les papillons & les coucous.

Charmé de cette préférence,
L'oiseau par ses aimables sons,
Veut à l'auteur de ces leçons
Témoigner sa reconnoissance.

Heureux berger, si quelque jour,
Pour récompenser ton amour,
L'hymen dans sa chaîne t'arrête,
Je te promets, foi de coucou,
D'être un des premiers à la fête,
Où je chanterai tout mon sou.
Coucou, coucou.

Si dans cette troupe riante,
L'Amour rend quelqu'un assez fou
Pour fixer par l'hymen son humeur inconstante,

Il verra sur quel ton je chante
Coucou, coucou.

Cette Cantate a été faite pour donner lieu à un habile Musicien, de faire répéter distinctement, par les instrumens, le nom & le chant de Coucou.

CANTATE XX.

(*a*) LA BELLE HOLLANDOISE.

CHez un peuple rival des rois,
A qui le desir d'être libre
A couté d'aussi longs exploits
Qu'aux premiers habitans des rivages du Tybre;
Iris, la jeune Iris, surpasse les attraits
De la Déesse de Cithere.
Celle pour qui l'Amour se blessa de ses traits,
Etoit moins digne de lui plaire.

(*a*) Madame la Baronne de C...

L'on compteroit plutôt les habitans des airs,
Les nocturnes flambeaux de la voute azurée,
Et les épis dorés dont Cérès est parée,
Que le nombre des cœurs qu'Iris tient dans ses fers.

L'empire de Flore
Céde à ses appas;
L'on voit plus éclore
De fleurs sous ses pas.
La saison nouvelle
A moins de beaux jours,
Qu'on ne voit d'Amours
Voler autour d'elle.

Pour soumettre Iris à leurs loix,
Et rendre son cœur moins sévere,
Bacchus & l'enfant de Cithere
Se sont unis plus d'une fois;
Mais dans ce combat agréable,
Ils sont tous deux humiliés.
Bacchus, amant, tombe à ses pieds;
Et l'Amour, ivre, sous la table.

Jadis les lys victorieux,
Exercerent sur ces rivages

Les violens & courts ravages
Que fait un torrent furieux.
C'eſt à vous, jeune Iris, de venger ces outrages :
La Seine, ſur ſes bords, vous rendra les hommages
Qu'on lui refuſa dans ces lieux.
Vous verrez ſes plus nobles têtes
Céder au pouvoir de vos yeux ;
Vous y ferez plus de conquêtes,
Et vous les conſerverez mieux.

Beautés que l'art pare
De tous les appas
Que le ciel avare
Ne vous donna pas,
Vos lys téméraires
Par des lys ſinceres
Vont être flétris ;
Vos couleurs trop vives
Aux roſes naïves
Vont céder le prix :
L'Amour ſur vos rives
Va conduire Iris.

Bientôt la Renommée à la troupe rivale
Porte cette atteinte fatale.

Quelle horreur les ſaiſit ! quelle prompte douleur
D'un éclat emprunté dérange l'artifice ;
Et pour commencer leur ſupplice,
Sur leur front démaſqué ramene la pâleur !

Ne ſouffrons pas que dans nos plaines
On oſe venir nous braver ;
Perçons plutôt les cœurs qu'on nous veut enlever,
Que de les voir briſer nos chaînes.

Arrêtez, calmez le courroux
Qu'excitent dans vos cœurs jaloux
Des charmes plus forts que les vôtres :
Contente du cœur d'un époux,
Iris vous céde tous les autres.

L'innocence & la paix, dans ces lieux pleins d'appas,
Epurent l'air qu'Iris reſpire :
Elle n'a pas deſſein d'en détourner ſes pas ;
Ses yeux ne veulent point d'empire
Où la vertu ne regne pas.

Heureux un objet qui raſſemble ;
Par une extrême nouveauté,

Et la sagesse & la beauté,
Qui vont si rarement ensemble !
Plus heureux mille fois encor
Celui qui possede un trésor
A qui nul autre ne ressemble !

CANTATE XXI.

LA COLOMBE D'ANACRÉON.

A DEUX VOIX.

LES DEUX VOIX.

VEnez, habitans de Paphos, (a)
Rendez votre premier hommage
A la Déesse que les flots
Poussent vers votre heureux rivage.

UNE VOIX.

Admirez l'éclat que ses yeux
Lancent de loin sur cette rive.

(a) Ode LI.

A-t-on vu le flambeau des cieux
Briller d'une clarté si vive ?
Par la moitié de son beau corps,
Ne jugez-vous pas des trésors
Dont l'onde jalouse vous prive ?

DUO.

Venez, habitans de Paphos,
Rendez votre premier hommage
A la Déesse que les flots
Poussent vers votre heureux rivage.

DEUX VOIX.

Voyez quelle riante cour
D'Amours & de Dauphins folâtrans autour d'elle,
Annonce que cette immortelle
Est la mere du Dieu d'amour !
Son fils avec ses seules armes,
N'auroit pû vaincre l'univers :
Il falloit que l'honneur de lui donner des fers,
Fût l'ouvrage de tant de charmes.

DUO.

Venez, habitans de Paphos,
Rendez votre premier hommage
A la Déesse que les flots
Poussent vers votre heureux rivage.

L'auteur de cet hymne sacré (a)
Mérita, pour prix de son zele,
Qu'en sa faveur Vénus privât son char doré
De la Colombe la plus belle.
De cet heureux oiseau le malheureux amant
Se bannit aussitôt de la cour de Cithere,
Pour aller cacher son tourment
Au fond d'une retraite affreuse & solitaire,
Où, par ses chants plaintifs, d'une amante si chere
Il soupiroit l'éloignement.

Oiseaux de sinistre présage,
Avec vous desormais souffrez que je partage
L'horreur de cet affreux séjour.
Ah ! si vous haïssez le jour,
Je le hais cent fois davantage.
Loin de l'objet de mon amour,
Je suis devoré tour-à-tour
Par la douleur & par la rage.
Oiseaux de sinistre présage,
Ah ! si vous haïssez le jour,
Je le hais cent fois davantage.

Tandis que ces tristes accens
Expriment la douleur dont son ame est saisie,

(a) Ode IX.

Il sent une ardeur d'Ambrosie
Ranimer tout à coup ses esprits languissans.
Il tourne sa vue expirante
Vers ce nouveau présent que lui font les zéphirs,
Et voit l'objet de ses desirs
Fendre le champ des airs d'une aîle diligente.

L'AMANT.

Arrête, Colombe charmante;
De ton fidele amant reconnois les soupirs.
Ah! que le retour d'une amante
Dissipe de longs déplaisirs!
Arrête, Colombe charmante;
De ton fidele amant reconnois les soupirs.

DUO.

Plus une rigoureuse absence
A mis deux cœurs au désespoir,
Plus l'Amour les en récompense
Par le plaisir de se revoir.

L'AMANT.

Quels lieux à ma recherche vaine
Ont pu si long-tems te cacher?
Où s'adressent tes pas? puis-je flatter ma peine
Que c'est moi que tu vas chercher?

LA COLOMBE.

Je sers le favori du fils de notre reine,

Dont la lyre, autrefois consacrée aux plaisirs,
Ne murmure aujourd'hui que de tendres soupirs
Sur l'éloignement de Climene.
Je vais à cet objet charmant
Porter dans cet écrit la peinture fidelle
Des maux qu'une absence cruelle
Fait souffrir au cœur d'un amant.

DUO.

Plus une rigoureuse absence
A mis deux cœurs au désespoir;
Plus l'Amour les en récompense
Par le plaisir de se revoir.

L'AMANT.

Si tu veux me faire connoître
Que tu sais aimer comme moi,
Consens que je vive avec toi
Dans quelque demeure champêtre,
Où nous n'ayions plus d'autre maître
Que celui dont je suis la loi.

LA COLOMBE.

Me préserve le ciel de faire cet outrage
Au maître à qui Vénus a soumis mon destin!
Irai-je me nourrir de quelque fruit sauvage,
Moi qui prens toujours de sa main

Les prémices des mêts que Comus lui présente,
Et qui d'une liqueur charmante
M'abreuve dans sa coupe, ouvrage de Vulcain ?
Quand je bois de ce jus divin,
Je couvre de mon aîle un maître qui m'adore ;
Et quand je sens venir les douceurs du sommeil,
Je vole sur sa lyre, où j'attens que l'aurore
M'annonce par ses pleurs le tems de mon réveil.
Viens jouir avec moi de ce bonheur extrême.
Le tendre Anacréon sait trop bien comme on aime,
Pour vouloir séparer deux fideles amans,
Et nous livrer à des tourmens
Qu'il connoît trop bien par lui-même.

DUO.

Ne nous séparons plus, allons goûter ensemble
Ce que l'Amour a de plus doux ;
Rendons tous les mortels jaloux
Du nœud charmant qui nous assemble.
Heureux l'amant qui nous ressemble,
Et qui sait aimer comme nous !



CANTATE XXII.

DÉDALE.

A La cour des rois,
Malheureux celui qui s'attache !
Plus heureux celui qui se cache
Dans l'obscurité de ses bois !

L'empire de l'onde
Est moins inconstant
Que le cœur flottant
Des maîtres du monde.
Les services les plus fameux
Sont pour nous de foibles asyles :
C'est souvent un crime envers eux
Que d'avoir été trop utiles.

A la cour des rois,
Malheureux celui qui s'attache !
Plus heureux celui qui se cache
Dans l'obscurité de ses bois !

Sur des bords que Neptune entoure de ses flots,
Dédale au fond du labyrinte

Où l'avoit enfermé le courroux de Minos,
Se soulageoit par cette plainte,
Qui ne frappoit que les échos:
Vengeons-nous d'un tyran dont le cruel ombrage
Traite ainsi me divins talens;
Imprimons sur l'airain, avec des traits sanglans,
La cause de mon esclavage;
Eternisons le souvenir
Des excès où l'amour a réduit sa famille:
Pasiphaé sa femme, Ariane sa fille,
Me fournissent les traits dont je veux le punir.

Vole, Amour, prête-moi tes aîles;
De mes peines cruelles
C'est à toi de finir le cours:
Je ne puis annoncer tes victoires nouvelles,
Si tu ne viens à mon secours.

C'est par toi qu'aux mortels il n'est rien d'impossible,
C'est toi seul qui d'Orphée animas les concerts,
Lorsque du tyran des enfers
Il fléchit le cœur inflexible.

Je n'ai que la route des airs
Pour m'éloigner de ce séjour perfide;

Mais les chemins m'en sont ouverts,
Si tu veux m'y servir de guide.

De quoi l'esprit humain ne vient-il pas à bout,
Quand, pour se délivrer d'un péril qui le presse,
Il faut que sa vertu redouble son adresse!
C'est par-là que Dédale est capable de tout.
Certain de pénétrer d'impénétrables voûtes,
Il ajoute à ses bras des ressorts emplumés;
Et les oiseaux sont allarmés
De voir que les humains suivent les mêmes routes.

Volez, volez; ne craignez plus
De rentrer dans les fers que vous avez rompus.
Vous ne verrez point de rivages
Qui ne vous rendent des hommages
Dignes de vos vertus, dignes de vos regards.
Plus cruel que le Minotaure,
Si Minos ose encore
Vous poursuivre de toutes parts;
Il n'est point de périls qu'un grand cœur ne surmonte:
Ses efforts redoublés redoubleront sa honte,
Et le triomphe des beaux arts.

Les vents impétueux, par d'éternels ravages
Ne troublent pas le sein des mers ;
Après les plus cruels ravages,
Le calme revient dans les airs ;
Et tôt ou tard les grands courages
Savent briser d'indignes fers.

CANTATE XXIII.

LE DÉCLIN.

JE ne suis plus au tems où ma lyre docile,
Sur la trompette & le haut-bois,
Chantoit également les amoureuses loix,
Et les sanglans effets de la fureur d'Achille.
Le feu que m'inspiroient les immortelles Sœurs,
Par l'hyver des mes ans commence de s'éteindre :
Long-tems comblé de leurs faveurs,
Je serois ingrat de m'en plaindre.

Assez de soins & de travaux
Se sont obstinés à me suivre,
Pour pouvoir donner au repos
Les jours qui me restent à vivre.

N'emportons pas tous les lauriers ;
Laissons-en encore à prétendre
A ceux qui voudront entreprendre
De suivre les mêmes sentiers.

❧

Alors plus résolu d'abandonner l'empire
Du Dieu dont si long-tems j'ai reconnu sa loi,
Au pied du Mont sacré je dépose ma lyre,
Dont un jeune guerrier se saisit après moi.
Je l'accusois déja d'un dessein téméraire ;
Mais mon courroux ne dura guere,
Quand j'ouis ses sons enchanteurs,
Tels que dans mes jeunes ardeurs
Ils m'étoient inspirés par l'enfant de Cithere.

❧

On diroit, aux sons que j'entens,
Que mon espoir se renouvelle,
Et que leur douceur me rappelle
Le souvenir de mon printems.

❧

J'y reconnois les traits de flâme
Dont m'avoient armé les Amours ;
Et la vigueur de mes beaux jours
Semble renaître dans mon ame.

❧

On diroit, aux ſons que j'entens ;
Que mon eſpoir ſe renouvelle,
Et que leur douceur me rappelle
Le ſouvenir de mon printems.

Enchanté des concerts que je venois d'entendre,
J'en voulois connoître l'auteur ;
Et pour courir à lui, le zele le plus tendre
De mes pas chancelans ſurmontoit la lenteur.
Mais quel fut mon plaiſir extrême,
Lorſque l'approchant de plus près,
Apollon de ſa main vient me l'offrir lui-même !
Et de mon fils alors je reconnus les traits.

Volez, jeune phœnix, renaiſſez de ma cendre ;
Volez, faites-vous une loi
De montrer aux mortels, qui viendront vous entendre,
Qu'ils gagnent plus en vous qu'ils ne perdent en moi.
Volez, jeune phœnix, profitez de ma cendre.

Profitez des momens heureux
Où vous ſerez long-tems en état de prétendre
Qu'Apollon & l'Amour favoriſent vos vœux.
Volez, jeune phœnix, renaiſſez de ma cendre.

CANTATE

CANTATE XXIV.

L'ACADÉMIE DE BORDEAUX.

FIlle de l'Océan, orgueilleuſe Garonne,
Dont les bords ſont moins fiers du reflux de vos flots,
Que d'avoir, par les chants d'Auſonne,
Egalé Mantoue & Leſbos ;
Quels arts penſez-vous qu'y ramene
Un Syſiphe échappé du ténébreux vallon,
Et plus propre à rouler l'inſtrument de ſa peine
Qu'à mériter de vous les honneurs d'Apollon ?

Vengez l'honneur de vos rivages.
Le Xanthe, moins puiſſant que vous,
Souleva ſes flots en courroux
Pour punir de moindres outrages.

Par de plus terribles effets,
Renverſez l'autel ſacrilege,

Où l'or a l'affreux privilege
De faire adorer les forfaits.

Vengez l'honneur de vos rivages.
Le Xanthe, moins puissant que vous,
Souleva ses flots en courroux
Pour punir de moindres outrages.

En vain, par un plus digne choix,
Mon amoureuse idolâtrie
A voulu rendre à ma patrie
Tout l'éclat qu'elle eut autrefois.

Notre ennemi commun, pour le prix de mon zèle,
Abusant d'un pouvoir sur les Dieux usurpé,
M'a fait gémir long-tems dans une isle cruelle,
Dont je ne me suis échappé
Que pour être l'écho fidele
Des arrêts foudroyans dont Thémis l'a frappé.

Plus on voit triompher les crimes,
Plus les revers sont éclatans :
La foudre ne dort quelque tems
Que pour mieux frapper ses victimes.

Mortel affamé de trésors,
Les Dieux s'arment pour ton supplice :
Ne croi pas braver leur justice
Comme tu braves les remords.

Plus on voit triompher les crimes,
Plus les revers sont éclatans :
La foudre ne dort quelque tems
Que pour mieux frapper ses victimes.

Vous, qui m'avez su conserver
Le feu que j'eus dans ma jeunesse,
Savantes Nymphes du Permesse,
C'est parmi vous qu'on peut trouver
La vraie & l'unique richesse
Que le sort ne peut enlever.

Vous m'avez inspiré l'adresse
De me délivrer de mes fers :
Et plus touché de vos concerts
Que du trompeur éclat d'une aveugle Déesse,
Je livre aux aquilons la crainte & la tristesse, (a)
Pour les emporter sur les mers.

(a) *Musis amicus tristitiam & metum,*
Tradam protervis in mare Creticum
Portare ventis .... Hor. Ode XXVI. Liv. I.

Heureux, qui content de sa lyre,
Entre Apollon & les Amours
Partage ses paisibles jours,
Et ne connoît point d'autre empire !

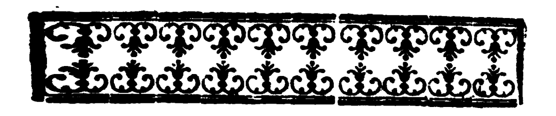
Le sort jaloux de ses plaisirs,
Tâche en vain d'en troubler les charmes :
On peut voir les maux sans allarmes,
Quand on voit les biens sans desirs.

Heureux, qui content de sa lyre,
Entre Apollon & les Amours
Partage ses paisibles jours,
Et ne connoît point d'autre empire !

Jupiter ne lance ses traits
Que sur des chênes dont l'audace
Ose l'approcher de trop près :
Mais sur les lauriers du Parnasse,
La foudre ne tombe jamais.

Heureux, qui content de sa lyre,
Entre Apollon & les Amours
Partage ses paisibles jours,
Et ne connoît point d'autre empire !





ODE

Sur ANACRÉON *, imitée d'un ancien Poëte Grec.*

LAs de rendre de vains hommages
A des maîtres intéreſſés,
Chez qui les ſervices paſſés
Tiennent trop ſouvent lieu d'outrages :

✠

Je m'abandonnois aux plaiſirs
D'avoir briſé leurs doubles chaînes,
Et trouvois la fin de mes peines
Dans celle de tous mes deſirs.

✠

J'avois retranché de ma lyre
La corde & les tons deſtinés
A chanter les fronts couronnés,
Dont je ne voulois plus rien dire.

✠

Du ſeul Anacréon épris,
Je tâchois, en ſuivant ſes traces,

D'atteindre le sel & les graces
Dont il parsemoit ses écrits.

Un jour que je chantois les fléches (a)
Qui dans les forges de Vulcain,
De Mars même perçant le sein,
Y firent de si promptes bréches ;

Le Chantre favori des Dieux,
De qui j'empruntois cette image,
Sortit tout à coup d'un nuage,
Et se laissa voir à mes yeux.

Les Amours, de leurs douces aîles
Flattoient encor son front serein,
Et de leur délicate main
Le couronnoient de fleurs nouvelles.

Il m'adressa ces mots flatteurs :
Ami, dans ta douce harmonie,
J'ai mieux reconnu mon génie
Que dans mes autres traducteurs.

Je ne puis rendre assez de graces
Au savant & sage Landi,
De t'avoir si bien enhardi
A suivre mes brillantes traces.

(a) Ode XLV.

Aussi connoit-il mieux que toi
Tout ce qu'Apollon nous inspire ;
Et s'il vouloit prendre ma lyre,
Il la toucheroit comme moi.

C'est par lui, qu'a des jours sinistres
Succedent tant de jours sereins.
O ! qu'heureux sont les souverains
Qui trouvent de pareils ministres?

Alors, avec un doux souris,
Il tend sa main, & me présente
Une couronne d'amarante,
Dont je ne savois pas le prix.

Mais quand ma tête en fut parée,
Rebelle aux héroïques sons,
Je n'enfantai plus de chansons
Que pour le fils de Citherée.

Adieu, rois, adieu pour toujours ;
Vous n'êtes point assez traitables.
Mon luth, pour ses rois véritables,
Ne connoît plus que les Amours.



ÉLÉGIE

Sur la mort du jeune Chevalier DE LA GRANGE-CHANCEL. (a)

ESpoir, qui ſuſpendez les plus cruels ennuis,
Fantômes décevans par le ſommeil produits,
Flatteuſe illuſion, qui durant les ténèbres,
Donnez quelqu'intervalle à mes plaintes funebres,
Ne vous oppoſez pas à mes vives douleurs,
Et laiſſez un cours libre au torrent de mes pleurs.
Cher frere, il eſt donc vrai que les vents en furie
Ont éteint dans les eaux le flambeau de ta vie,
Et que pareille aux fleurs, l'aurore de tes jours
N'a preſque pas brillé, qu'elle a fini ſon cours?
O! que ma triſte voix, de ſanglots étouffée, (b)
N'a-t-elle le pouvoir de la lyre d'Orphée!

(a) Il étoit Enſeigne de vaiſſeaux, & il périt ſur le *Fidelle* par une violente tempête, au retour de l'expédition de M. de Guai Truïm à Rio Janeiro.

(b) Cette penſée eſt de l'Alceſte d'Euripide.

Je

Je descendrois bientôt au palais de Pluton :
Le *Styx* impitoyable, & le noir Phlégeton,
Me verroient après lui sur leurs rivages sombres,
Demander ce cher frere aux infernales ombres.
Mais puisque je ne fais que des vœux superflus,
Que les décrets du sort ne se révoquent plus,
Et que, pour m'accabler, je ne dois pas prétendre
Au funeste plaisir de recueillir sa cendre,
Je veux qu'un Cenotaphe (*a*), élevé par mes vers,
Fasse durer son nom autant que l'univers.
Je veux que le récit de sa triste aventure,
Transmette sa mémoire à la race future,
Et que tout l'avenir, instruit de ma douleur,
Admire ses vertus, & plaigne son malheur.
Il visita deux fois ces régions nouvelles, (*b*)
Où l'hiver fait regner des glaces éternelles.
Il vit aussi ces bords (*c*) où le roi des saisons
Ne verse que du feu de toutes ses maisons.
Nos vaisseaux, tous chargés des trésors de ce monde,
Fendoient légerement le vaste sein de l'onde.

(*a*) Un tombeau vuide.

(*b*) L'Amérique septentrionale.

(*c*) Le Bresil.

Les chefs & les soldats, couronnés de lauriers,
Brûlans, apres dix mois, de revoir leurs foyers,
Avoient pour leur retour la même impatience
Qu'eurent jadis les Grecs après dix ans d'absence.
Mais, qui peut s'assurer sur la foi de Thétis!
Vain espoir! vains projets par le sort démentis!
Neptune, soulevant ses mobiles campagnes,
Fait tantôt des vallons, & tantôt des montagnes:
Une effroyable nuit ne laisse dans les airs
Que le jour fugitif que lancent les éclairs;
Et les vents échappés de leurs grottes profondes
Joignent leur violence à la fureur des ondes.
Alors de cent périls ce cher frere échapé,
Dans l'abîme des flots se voit envelopé.
Des nochers consternés l'art devient inutile;
L'onde fait entr'ouvrir son rempart trop fragile;
Et pour le perdre enfin, Neptune ose tenter
Ce que Mars tant de fois craignit d'exécuter.
Arrête, Dieu cruel, & voi ton injustice;
Ce n'est point un Ajax digne de son supplice:
Songe qu'en ce moment, d'un opprobre éternel
Tu souilles, par sa mort, ton trident criminel.
Mais puisque c'en est fait, que ton onde perfide
L'a déja transporté dans ton palais humide,
Accorde-lui du moins, pour prix de ses vertus,
Le sort de Palemon, ou celui de Glaucus.

EPITRE

A M. DE LA FOSSE (a), sur sa Tragédie de Callirhoé, qui ne fut pas favorablement reçue du public.

Grave & sublime auteur, dont le rare génie
S'est longtems exercé dans les champs d'Ausonie,
Toi, qui comme ton maître, avide de laurier,
De combats fabuleux noircissois le papier,
Quand ce héros, lançant les foudres de la guerre,
De vrais ruisseaux de sang faisoit rougir la terre.
Je ne le cele point, de retour dans Paris, (b)
De ta Callirhoé la chute m'a surpris.
Plus confondu que toi par ce coup déplorable,
J'en ai voulu chercher la cause véritable.
Je n'ai pu la trouver dans le jeu des acteurs;
Je n'ai pu condamner le goût des spectateurs:

(a) Sécretaire du Marquis de Créqui, tué à la bataille de Luzara, où il commandoit l'artillerie.

(b) L'Auteur revint de sa province dans le tems que M. de la Fosse faisoit jouer sa nouvelle tragédie.

Et malgré la chaleur qui pour toi m'intéresse,
J'ai ressenti le froid qui regnoit dans ta piece.
Cher ami, tu n'es plus dans ta jeune saison ;
De ton peu de bonheur, c'est l'unique raison.
A répondre à nos vœux Melpomene est moins prête,
Quand dix lustres, & plus, font blanchir notre tête,
Et que nos yeux, blessés par l'astre qui nous luit,
Sentent l'avant-coureur de l'éternelle nuit.
Les Muses, tu le sais, sont de jeunes Déesses ;
Si l'on n'est de leur âge, on n'a point leurs caresses :
Et le blond Apollon, parmi ses favoris
N'admet point de mortel avec des cheveux gris.
Considere Corneille ; eut-il dans sa vieillesse
Cette ardeur qu'autrefois lui donnoit la jeunesse ?
Toi-même avec le Cid, les Horaces, Cinna,
Compare Pulchérie, Othon, & Suréna,
Peux-tu croire, en voyant leur différente course,
Que ces divers ruisseaux coulent de même source ?
Ne cherche pas si loin ; voi comme de nos jours
Les exemples vivans confirment mes discours.
Ce fameux Despréaux, dont la bouillante audace
Aux vices de son tems ne fit jamais de grace,
A-t-il la même force, a-t-il la même voix
Qu'il avoit à chanter le plus grand de nos rois ?

Dans la fleur de ses ans, voi l'ardeur qui l'inspire,
Et lis, sur son déclin, sa dixiéme satyre.
Y reconnoîtrois-tu le vainqueur des Cotins,
La terreur des Pradons, l'effroi des Chapelains ?
Moi-même, dont la muse, & naissante, & timide,
N'oseroit prendre encor son vol le plus rapide;
Malgré tant de rivaux à ses pieds abattus,
J'admire ce grand homme, & je ne le crains plus.
C'est ainsi qu'un lion, par le malheur de l'âge
Ayant perdu sa force & non pas son courage,
En proie aux ennemis qu'il auroit fait trembler,
Voit ses propres sujets qui viennent l'accabler.
Racine, plus prudent, eut une autre maxime.
Sitôt que du Parnasse il eut atteint la cime,
Sans attendre des ans l'infaillible retour,
Il passa du théâtre aux emplois de la cour.
De sa vie à son prince il dévoua les restes,
Et consacra sa lyre aux vérités célestes.
Tu pouvois consoler Paris de son départ,
Si ta muse à ses yeux n'eut pas brillé si tard. (a)

(a) M. de la Fosse avoit près de quarante-huit ans quand il fit jouer sa tragédie de Polixene, à laquelle il avoit travaillé pendant vingt années.

Mais pour remplir l'emploi que Racine abandonne,
Il falloit ton printems, & non pas ton automne.
Ta Polixene, ami, t'a trop couté de tems;
C'étoit trop lui donner que lui donner vingt ans;
Et je plains ton malheur de t'être fait poëte,
Quand les autres devroient songer à la retraite.
Je sai qu'un jeune auteur, moins digne de respect,
Saura bien moins que toi de latin & de grec:
Mais pour plaire au public, c'est un grand avantage
De n'avoir pas encor la moitié de ton âge,
D'avoir un cœur sensible & prompt à s'enflammer.
Il faut sentir l'amour pour le bien exprimer.
Un vieillard qui dépeint une amoureuse flâme,
Cherche en vain dans l'esprit ce qu'il n'a pas dans l'ame:
Il ne peut lui donner que des traits imparfaits;
Et la glace & le feu ne s'accordent jamais.
Profite de l'avis que mon zèle te donne;
Abandonne Apollon avant qu'il t'abandonne;
Ou si, toujours constant à marcher sur ses pas,
A forcer ton esprit tu trouves des appas;
Si de Callirhoé la récente disgrace
Ne peut te détourner du chemin du Parnasse,

Prend du moins un sujet qui puisse t'animer,
Où ton feu presqu'éteint puisse se rallumer.
Chante Créqui (*a*), jadis ton maître & ton
Mécene;
Célebre les vertus de ce grand capitaine.
Di-nous par quels efforts, achevant ses exploits,
Il signala son bras pour la derniere fois:
Lui bâtir un tombeau, c'est t'élever un temple.
Pour moi, sur mes vieux jours je suivrai ton
exemple,
Quand je verrai mon sang comme le tien glacé,
En suivant le chemin qu'Eschile m'a tracé.
Quand, pour un jeune auteur qui viendra sur la
scene,
Je perdrai comme toi l'amour de Melpomene,
Moi-même profitant de mes propres leçons,
J'occuperai ma voix à de plus nobles sons.
Le prince que je sers ranimera mon zèle;
J'aurai, pour le chanter, une force nouvelle.
Comme aux bords du Méandre un cigne harmonieux,
Je veux m'aller rejoindre à mes pâles ayeux,
En chantant ses vertus, en célébrant sa gloire,
Et que mon dernier chant soit un chant de victoire.

(*a*) M. de la Fosse a fait une piéce de poésie intitulée: *Le tombeau de M. le Marquis de Créqui*. C'est le plus beau morceau qui soit sorti de la plume de cet auteur.

EPITRE

A M. HOUDART DE LA MOTTE, de l'Académie Françoise, sur sa Tragédie d'Inès, & sur la nouvelle poëtique qu'il promet dans sa préface.

QU'ai-je vu, cher Ami? Dans ce commun orage,
Tout l'enfer contre Inès déchaîne-t-il sa rage?
Quel déluge de fiel, quel concours de rivaux
S'efforcent d'obscurcir l'éclat de tes travaux;
Et, contens d'attaquer les beautés qui les frappent,
Souffrent qu'impunément les défauts leur échappent!
Je me garderai bien d'imiter ces excès.
J'ai trouvé ton sujet digne de ton succès
Par un de ces écrits où le cœur se déploie,
Je fus des plus ardens à t'en marquer ma joie;
Et quoique ton silence eût dû me refroidir,
A ton Inès encor je suis prêt d'applaudir.
Tu me verras sans cesse, avec la même estime,
Rendre à ses beaux endroits un tribut légitime;

Mais tu ne voudrois pas, que ſans yeux & ſans
voix,
J'euſſe autant de reſpect pour les foibles endroits,
Ni que d'un faux éclat les pompeuſes amorces,
Pour ſéduire mon goût euſſent aſſez de forces.
De ton Ambaſſadeur je ne ſuis pas content.
Je veux le voir répondre à ce titre éclatant,
Et d'un Flaminius * égalant la nobleſſe,
Prendre quelqu'intérêt dans le cours de la Piéce.
Il valoit mieux, l'ôtant du nombre des acteurs,
Dérober ſa préſence à tes admirateurs,
Et qu'un ſimple récit d'Alphonſe ou de la Reine,
Apprît en peu de mots le ſujet qui l'amene,
Que de le voir, fertile en brillans ſuperflus,
Débiter ſa harangue & ne paroître plus.
Je n'aime point auſſi que Rodrigue & qu'Henrique
S'épuiſent tour à tour en fleurs de rhétorique,
Ni que bornant leur rôle à leurs deux plaidoyers,
Comme l'Ambaſſadeur on les ait renvoyés :
Et des deux autres Grands j'aime mieux le ſilence,
Que de ces harangueurs l'inutile éloquence.
Voilà donc cinq acteurs employés ſans beſoin ;
Et ſi tu veux, Ami, que j'aille encor plus loin,

* Perſonnage de la tragédie de Nicomede.

Quoique des deux Enfans & de leur Gouvernante
La ſcene me paroiſſe & nouvelle & touchante ;
Si mieux inſtruit que toi des regles de notre art,
Mon zèle eût mérité que tu m'en fiſſes part,
Ennemi des acteurs qu'aucun beſoin n'amene,
De ces trois tout d'un coup j'aurois purgé la ſcene.
(a) Aſtianax abſent attendrit plus nos cœurs,
Que ſi, par ſa préſence, il mandioit nos pleurs.
Le Cothurne au touchant veut joindre le terrible ;
L'enfance avec ſa pompe eſt trop incompatible.
Par ſes propres appas certain de nous toucher,
Il fuit les ornemens que l'on peut retrancher ;
Et loin de ſe parer de beautés empruntées,
Il abhorre un tableau de piéces rapportées.
Si mon exemple, Ami, pouvoit être d'un prix
Digne de t'arrêter ſur mes foibles écrits,
Je te rappellerois comme Alceſte (b) expirante,
Rempliſſant les devoirs & de mere & d'amante,
Sans offrir ſes enfans aux yeux des ſpectateurs,
Autant que ton Inès leur fit verſer des pleurs.
Je pouvois, dans un âge où l'on eſt peu timide,
Affronter ce péril ſur les pas d'Euripide ;

(a) Dans la tragédie d'Andromaque.

(b) Dans la tragédie de ce nom.

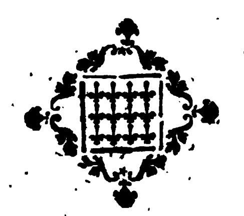
Mais l'honneur d'imiter les anciens auteurs,
N'étoit dû qu'au plus grand de leurs persécuteurs;
Et ce n'est pas pour eux de légers avantages,
Que de te voir blâmer & suivre leurs ouvrages.
De ton Infante enfin, les sentimens outrés
Dans quelque vieux roman seroient plus admirés;
Le peu que dans ta piéce elle occupe de place,
Dans un sujet comique eût bien mieux trouvé grace.
Souvent le Brodequin, sans perdre de son prix,
Aime à se bigarrer de lambeaux réunis;
Et nous ouvrant par-là des routes plus commodes,
Il soutient un sujet à force d'épisodes,
Tandis que son rival, aussi fier qu'absolu,
N'adopte rien de faux, ni rien de superflu.
Théodore * m'apprend que Flavie & Marcelle,
A Constance, à la Reine, ont servi de modele;
C'est le même sujet d'amour & de courroux.
Mais Corneille, en son art plus grand maître que nous,
Laisse la mere seule agir pour sa famille,
Et cache aux spectateurs la honte de sa fille.
Tu devois, sur les pas de ce fameux auteur,
Du sexe méprisé ménager la pudeur;

* Tragédie de P. Corneille.

Du rôle de la fille, & des mœurs de la mere,
Ne former, comme lui, qu'un brillant caractere;
Suivre toujours de l'œil ton principal objet,
Et chasser neuf acteurs étrangers au sujet.
Tes cinq actes alors, & plus vifs & plus sages,
Auroient bien mieux roulé sur quatre personnages,
A qui de confidens pareil nombre ajoûté,
Auroit fait un contraste & d'ombre & de clarté,
Qui t'auroit dispensé d'allonger ta matiere,
Et t'eût mené tout droit au bout de ta carriere.
Voilà ce qu'un ami, pour ta gloire zelé,
A tout autre qu'à toi n'auroit point révelé;
Et même je voulois pousser ma complaisance
A couvrir ces défauts d'un éternel silence:
Mais quand, plein des succès où le jeu de Baron *
Prétend autant de part qu'à ceux de Campistron,
Tu promets au public, dans ta fiere préface,
De confondre Aristote, & réformer Horace,
D'apprendre à tout auteur qui marche sur leurs pas,
A mieux connoître un art qu'ils ne connoissoient pas,

* Fameux acteur, à qui bien des personnes attribuent la principale réussite des tragédies de Campistron.

Et donner à Paris, victorieux d'Athènes,
Des exemples plus sûrs, & des regles plus saines;
Alors j'ai cru devoir, en véritable ami,
T'avertir d'un péril dont pour toi j'ai frémi.
J'ai cru qu'il valoit mieux risquer de te déplaire,
En offrant à tes yeux cet avis salutaire,
Que te cacher l'écueil où, prompts à te louer,
Un tas d'adulateurs te feroit échouer,
Si ta condescendance à leur zèle idolâtre,
Erigeoit tes défauts en regles de théâtre.



LETTRE

A M. le Baron de WALEF, Lieutenant Général des Armées de Sa Majesté Catholique, sur le même sujet.

MONSIEUR,

Après l'Epitre que j'ai eu l'honneur de vous envoyer ſur la tragédie d'Inès, je croyois que vous ne deviez plus rien exiger de mon amitié, & que mes vers vous avoient aſſez bien exprimé mes ſentimens, pour n'avoir beſoin ni de ſupplément, ni de commentaire. Mais vous n'êtes pas de ceux qui ſe rendent au premier aſſaut ; vous voulez trouver dans une critique, comme dans la lance d'Achille, de quoi guérir le mal qu'elle fait ; & vous n'approuvez point qu'on ſe mêle de cenſurer un ouvrage, ſans fournir des moyens pour le corri-

gér. En effet, Monsieur, il est surprenant que parmi un si grand nombre de censeurs, qui ont tâché de nous marquer en combien d'endroits M. de la Motte s'est écarté de la route qu'il devoit suivre, il ne s'en soit trouvé aucun assez charitable, ou assez versé dans la pratique du théâtre, pour lui apprendre celle qu'il devoit tenir: c'est ce que je tâcherai de faire le plus succintement que je pourrai, sans y être porté par d'autre motif que par l'envie de vous obéir.

Ainsi, Monsieur, si j'avois eu le sujet d'Inès à traiter, j'en aurois d'abord retranché ce grand nombre de personnages, dont j'ai déja marqué l'inutilité. J'aurois seulement excepté l'Ambassadeur de ce nombre, en lui donnant plus de dignité & plus de part à l'action, que n'a fait M. de la Motte. C'est par lui & par la reine que j'aurois voulu faire l'ouverture de la scene. En attendant l'audience que le roi devoit donner à cet Ambassadeur, il se feroit entretenu avec la Reine de ses véritables

intérêts, dont ils auroient instruit les spectateurs. L'Ambassadeur auroit préparé les évenemens qui se développent dans la suite, en donnant des soupçons à la Reine sur les retardemens de l'Infant, & sur les intelligences qu'il entretient avec Inès, dont l'Ambassadeur auroit été informé par ses émissaires secrets, & dont la Reine ne se seroit point encore apperçue. Je voudrois que dans la suite, la Reine ayant avéré ses soupçons, elle prît des mesures avec l'Ambassadeur pour faire emmener secrettement Inès en Castille, où Alphonse auroit consenti qu'elle fût mariée à quelque Grand de ce pays, dont la Reine auroit été sûre. J'aurois fait ensorte que l'Infant eût été informé de ce départ. Il auroit pris les armes pour s'y opposer; mais la suite nombreuse de l'Ambassadeur, se joignant au parti du Roi, n'auroit pas peu contribué à faire succomber l'Infant dans son entreprise. Enfin, l'Ambassadeur, après avoir assuré la Reine, dans le quatriéme acte, qu'il la serviroit selon ses véritables intérêts,

auroit

auroit eu recours au poison, qui fait la catastrophe de la piéce.

Voilà, Monsieur, sur quel plan je l'aurois construite. Par ce moyen, toutes les épisodes inutiles en auroient été bannies ; l'auteur n'auroit pas été obligé d'allonger sa matiere par une Infante, qui ne sert pas plus à l'action que celle du Cid, ni par l'amour également inutile d'un Rodrigue, qui n'a pas la moindre petite scene, ni avec sa maîtresse, ni avec son rival, qui paroît si indolent, qu'il ne s'apperçoit pas de la passion qu'ils ont l'un pour l'autre, & qui, dans le seul morceau qu'il récite mal à propos, nous montre une répétition du caractere de l'Infante, & le goût de M. de la Motte pour les sentimens uniformes. On auroit aussi ménagé le sexe & la dignité de la Reine, en faisant tomber toute la haine sur l'Ambassadeur. Enfin, la piéce auroit été purgée de tous les défauts qu'on y trouve; & en suivant ce plan, on auroit donné lieu à des beautés qu'on n'y trouve pas.

J'ai l'honneur d'être, &c.

ODE

A Madame la Princesse de CONTY, *premiere Douairiere, en lui adressant la Tragédie de Cassius & Victorinus, Martyrs.*

PRophanes Nymphes du Permesse,
Je ne veux plus suivre vos pas;
Trop long-tems vos trompeurs appas
Ont séduit ma folle jeunesse.
Plus j'approche du monument,
Plus je vois sans déguisement,
Combien vos faveurs sont à craindre;
Et ma raison est un flambeau
Dont l'éclat n'est jamais si beau,
Que lorsqu'il est prêt de s'éteindre.

Tantôt sur un ton langoureux
Vous avez ajusté ma lyre,
Dont souvent mon tendre délire
A tiré des sons dangereux.

Tantôt, plus charmé pour Athenes
Des traits lancés par Démosthenes,
Qu'intimidé par ses malheurs,
Je n'ai pas craint, sous vos auspices,
De parcourir des précipices
Que vous m'aviez semés de fleurs.

Que de jours remplis d'amertume
M'attira le courroux du ciel,
Quand je laissai couler le fiel
Où vous aviez trempé ma plume!
N'aurois-je pas perdu le jour
Dans l'horreur d'un affreux séjour
Voisin de l'empire des Manes,
Si mes vœux s'étoient reposés
Sur vos Hercules supposés,
Ou sur vos feintes Arianes?

J'adressai mes humbles regrets
Au Dieu qu'adore une Princesse;
Dont on prise autant la sagesse
Qu'on fut charmé de ses attraits.
Alors, agréable surprise!
L'airain de mes portes se brise;
Ma fuite dévance les vents;
Et je vois la plaine liquide

M'ouvrir une route ſolide
A travers deux remparts mouvans.

*

Compare, ô chantre de la Grece !
A ces ſecours miraculeux,
Ceux que ton héros fabuleux
Reçut d'une fauſſe Déeſſe.
Quiconque a Dieu pour ſon appui,
Et ne met ſon eſpoir qu'en lui,
Brave les fureurs de l'envie.
Parmi les piéges des méchans,
Au milieu des glaives tranchans,
Il ne tremble point pour ſa vie.

*

Armé d'un ſi puiſſant ſecours,
J'ai rendu ma courſe célebre
Depuis le Pô, le Tage & l'Hebre,
Juſqu'où l'Amſtel finit ſon cours.
De l'Appennin aux Pirenées,
J'ai vu des têtes couronnées
Relever mon ſort abattu.
Souvent des ames généreuſes
Donnent aux fautes courageuſes
Les éloges de la vertu.

*

Sorti des terres étrangeres,
Où j'ai vu dix ans s'écouler,

Qu'il m'eſt doux de ne plus fouler
Que l'héritage de mes peres !
Je vis ſous leurs antiques toits,
Qu'aux ſuperbes palais des rois
Préfere mon ame charmée ;
Où plus heureux & plus chrétien,
Mon cœur ne ſe plaint plus de rien
Que d'un peu trop de renommée.

C'eſt dans cet aſyle aſſuré,
Que ſouvent mes erreurs paſſées
Se ſont en foule retracées
A mon eſprit plus épuré;
C'eſt là que ma lyre profane,
D'un roi que Dieu prit pour organe
Préferant les ſacrés accords,
J'ai cru que par de ſaintes rimes
Je pourrois expier les crimes
De celles qui ſont mes remords.

Vous que vers lui, par tant de graces,
Le Seigneur ſe plut d'attirer ;
Vous qu'on peut bien plus admirer
Qu'on ne peut marcher ſur vos traces,
PRINCESSE, verſez dans mon cœur,
Pour en ranimer la vigueur,

Ce feu divin qui vous éclaire,
Et favorisez un projet
Qui peut-être a trop pour objet
Un nouveau desir de vous plaire.

Tandis qu'à l'enfant de Cypris
Ma jeunesse a rendu les armes,
J'ai de vous emprunté les charmes
Que j'ai dépeints dans mes écrits :
Aujourd'hui qu'ennemi des fables,
C'est aux vérités ineffables
Que mon luth veut se consacrer ;
Je prens sur vos vertus augustes
Celles que des rimes plus justes
Ont entrepris de célebrer.



FRAGMENT.

A mon Fils puîné, reçu dans la Compagnie des Gentilshommes Cadets, établie par le Roi dans la Citadelle de Metz.

OUi, vous êtes, mon fils, dans une bonne école ;
De votre éloignement ce plaisir me console :
Car enfin, quelqu'amour qui me parle pour vous,
Je ne vous cèle point qu'il m'eût été plus doux
De voir tout votre sang couler pour votre prince,
Que de vous voir oisif habiter la province.
Pour les cœurs généreux quel indigne séjour !
L'esprit ni la valeur n'y sont pas dans leur jour ;
Et j'ai cru voir en vous des dons de la nature
Qui ne sembloient point faits pour cette vie obscure.
Quelqu'action honteuse, & digne de *la hart*,
Que commette en ces lieux un noble campagnard,

Pour en être lavé parmi ses camarades,
Il n'a qu'à courre un liévre, & boire vingt rasades;
Contre le vrai mérite ils sauront appuyer
Le crime vernissé du titre d'écuyer:
Et ce qui doit en vous mériter quelque éloge,
Vous fera regarder en homme qui déroge.
Les talens dont l'étude embellit les esprits,
Ne produiront en eux qu'un ignorant mépris;
Et l'on préferera, dans les familles rustres,
Un noble de cent ans aux nobles de cent lustres.



EPITRE

AU ROI DE SARDAIGNE.

GRand Roi, depuis le jour qu'échapé de mes fers,
Aux assauts réunis & des vents & des mers,
Opposant un rempart d'une barque fragile,
Je trouvai dans tes ports un favorable asyle,
Mon cœur toujours rempli de ce que je te doi,
N'a jamais fait de vœux qui ne fussent pour toi :
Et si le ciel plus doux eût mis en ma puissance
D'égaler ta grandeur à ma reconnoissance,
Milan depuis long-tems, dans ses heureux remparts,
T'auroit vu relever le trône des Lombards,
Et posseder en paix la royale conquête
Dont aujourd'hui ton bras a couronné ta tête.
Quelle source pour moi de plaisirs infinis,
Quand nos drapeaux aux tiens se montrerent unis,
Et qu'on vit chaque jour, reculant tes frontieres,
Livrer à ta valeur des provinces entieres !

A tes nobles travaux j'aurois eu quelque part ;
Si j'eusse vu le jour quelques lustres plus tard.
Mais je goûte, au défaut de ce plaisir extrême,
Celui de te servir par un autre moi-même.
J'ai dans ton camp un fils témoin de tes exploits ;
Il ne craint point la mort pour soutenir tes droits.
Du sang que lui couta ta derniere victoire,
J'ai su me consoler par l'éclat de ta gloire.
J'ai bien cru que ce fils, s'il est digne de moi,
Te donneroit un jour des marques de ma foi ;
Et ravi que le ciel m'eût ouvert cette voie,
Les pleurs que j'en versai, furent des pleurs de joie.
Poursui, grand Roi, poursui tes glorieux desseins ;
Porte le dernier coup à l'orgueil des Germains ;
Achève d'affranchir l'Eridan & le Tybre :
Encore une campagne, & l'Italie est libre.
Mais parmi les dangers où je te vois courir,
Songe que comme nous un héros peut périr ;
Que Mars n'épargne pas les têtes couronnées ;
Et qu'Achille lui-même, en ses belles années,
Quoiqu'exempt des malheurs qui peuvent t'arriver,
Eut un endroit mortel que le fer sût trouver.

Il est beau qu'un grand roi, qui court à la victoire,
Ouvre à ses combattans les sentiers de la gloire :
Mais il n'est pas moins beau, qu'en un jour de combat,
Il s'expose en monarque, & non pas en soldat ;
Et les admirateurs d'une valeur si rare,
De ton sang prodigué te voudroient plus avare.



LE TOMBEAU

De la Sérénissime REINE *de Sardaigne,*

ÉLÉGIE.

NYmphes, qui des grands noms éternisez la
gloire,
Mêlez des cris plaintifs à vos chants de vic-
toire;
D'un lugubre tombeau, d'un triomphe pom-
peux,
Formez un assemblage aussi brillant qu'affreux.
Préparez des lauriers pour un front magna-
nime;
Couronnez de cyprès une tendre victime,
Et donnez à mes sons assez de dignité
Pour louer la valeur, & plaindre la beauté.
L'hymen avoit uni, de ses plus nobles chaî-
nes,
Au plus vaillant des Rois la plus tendre des
Reines;

I

L'Eridan sur ses bords, comme au tems de Janus,
Croyoit revoir encor le regne des vertus:
C'est là que sur un trône, ami de l'innocence,
Dans le sein de la paix, mere de l'abondance,
Ils faisoient admirer la douceur de leurs loix,
Et l'amour conjugal, si rare chez les rois.
Ah! deviez-vous souffrir, destins impitoyables,
Que des plaisirs si purs fussent si peu durables?

II.

Des honneurs des Césars le Germain revêtu,
Fier de porter leur nom sans avoir leur vertu,
Prétendoit égaler à la grandeur romaine,
Celle qui dans ses mains n'en est que l'ombre vaine.
Déja maître du Nord, il voyoit tous les rois,
Sous le nom d'alliés, esclaves de ses loix,
Et croyoit que bientôt sur toute l'Ausonie
Il pourroit exercer la même tyrannie.

Ce fut dans ce péril, vaillant Emanuel,
Qu'on te vit comme un Dieu, sous les traits d'un mortel,
Opposer ton courage aux droits imaginaires
Dont vouloient se parer des Aigles étrangeres.
Le Gaule & l'Iberie imitent les efforts
D'un roi qui leur est joint par les noeuds les plus forts;

Et pour le seconder, leurs troupes les plus fieres
Des Alpes & des mers franchissent les barrieres :
Ce Héros appuyé de ce double renfort,
Fait marcher devant lui la terreur & la mort.
Milan, dans un hiver, voit toutes ses contrées
Libres des ravisseurs qui les ont déchirées :
Pour les voir disparoître, on n'a qu'à les chercher ;
Il n'est plus de remparts qui puissent les cacher ;
Et tous leurs grands projets, que le ciel désavoue,
Sont réduits à garder les marais de Mantoue.

Cependant l'ennemi, par de nouveaux guerriers,
Croit pouvoir réparer la honte des premiers.
Tous ceux dont autrefois les ayeux mercenaires
Suivirent d'Attila les drapeaux sanguinaires,
Tirés de leurs deserts pour de pareils exploits,
Inondent l'Italie une seconde fois :
Mais un Héros orné des vertus les plus rares,
Plus grand que le Romain qui vainquit ces barbares,
Après divers combats, où leur témérité
Reçut toujours le prix qu'elle avoit mérité,

Aux champs de Guastalla conduit par la victoire,
Acheva de monter au faîte de la gloire.

Rome, ne vante plus tes triomphes passés;
Celui d'Emanuel les a tous effacés:
Capitaine & soldat, agissant & tranquille,
Il commande en César, & combat en Achille.
Ni le fer ni le feu n'étonnent son grand cœur;
Il fait face partout, partout il est vainqueur;
Et les ordres qu'il donne, & ce qu'il exécute,
De ces nouveaux Titans détermine la chute.

Il ne se délassoit de ses derniers travaux,
Qu'en méditant encor des triomphes nouveaux,
Lorsque la renommée en interrompt la suite,
Par le funeste état où la reine est réduite.
L'absence d'un Héros si cher à son amour,
L'image des périls qu'il brave chaque jour,
Les songes effrayans dont elle est poursuivie,
Consument par dégrés le flambeau de sa vie,
Et livrent à son cœur de si fréquens assauts,
Qu'ils la font succomber sous le poids de ses maux.

A peine a-t-il appris cette triste nouvelle,
Que furieux, il vole où son amour l'appelle.

Il trouve son Amante aux portes du trépas,
Prête à perdre le jour sans perdre ses appas.
Il l'embrasse; il l'appelle. A cette voix aimée
Elle ouvre encore au jour sa paupiere fermée;
L'amour qui l'animoit vient encor rappeller
Un reste de chaleur qui vouloit s'exhaler.
Tout ce qu'en ces momens un tendre amour
inspire,
Tout ce que le devoir & la vertu font dire,
Par sa bouche & son cœur s'exprime tour à tour;
Et son dernier soupir est un soupir d'amour.

Que devins-tu, grand Roi! La fureur de la
Parque
Ne laissa plus en toi ni vainqueur, ni monar-
que;
Ces grands noms firent place au tendre nom d'é-
poux,
Et le Héros alors fut homme comme nous.
Mais le tems que tu perds en inutiles larmes,
N'a que trop suspendu la gloire de tes armes:
Elle exige de toi de plus nobles douleurs.
Fai que tes ennemis frémissent de tes pleurs.
Suivi de Montemar, de Coigny, de Noailles,
Tu gagneras encor de nouvelles batailles;
Ton épouse elle-même y semera l'effroi.
Le ciel l'appelle à lui sans l'éloigner de toi;
Et dans quelques périls que ta valeur te guide,
Elle te couvrira de l'immortelle Egide.

Alors, ne songeant plus qu'à ce que tu lui dois,
Tranquille possesseur du prix de tes exploits,
Tu pourras employer tout l'art de Praxitelle
A dresser des tombeaux dignes d'une immortelle :
Et si le jaspe & l'or ne sont pas suffisans
A sauver son beau nom des injures du tems,
Reçoi, pour suppléer à leur insuffisance,
Cet éloge dicté par ma reconnoissance.

RÉPONSE.

A Castiglione delle Stivere, ce 11 Juillet 1755.

LE Roi de Sardaigne a reçu très-gracieusement, Monsieur, l'Elégie que vous m'aviez adressée pour lui présenter de votre part, & ne lui a pas fait un accueil moins favorable qu'à l'ouvrage que vous fites l'année derniere à sa gloire, après la bataille de Guastalla. Pareils ouvrages n'ont pas besoin d'introducteur, & s'annoncent avantageusement d'eux-mêmes. Les

beautés que j'ai trouvées dans celui-ci, me font juger du mérite du premier ; & tout intérêt à part, c'est une justice qui vous est dûe, & que je vous rends avec bien du plaisir. Je souhaiterois trouver des occasions à vous donner des marques des sentimens avec lesquels je vous considere, & qu'on ne peut, Monsieur, vous être plus véritablement & plus parfaitement acquis que je le suis.

Le Maréchal DE NOAILLES.



EPITRE

A Monseigneur le Garde des Sceaux, sur la Paix, & sur la justice qu'il rendit à l'Auteur.

NOn, je ne marche point dans la route commune
De ceux qui dans les Grands n'aiment que leur fortune,
Et je n ai ni le cœur, ni l'esprit assez bas,
Pour célebrer en eux des vertus qu'ils n'ont pas.
Mais lorsque tes conseils, suivis de la victoire,
De la France assoupie ont réveillé la gloire;
Que nul autre avant toi, contre nos ennemis,
N'a fait marcher Bellone à côté de Thémis,
Quelqu'avare d'encens que tout autre me voie,
A pleines mains pour toi je le verse avec joie;
Surtout lorsque je vois nos bataillons armés
Moissonner les lauriers que tu leur as semés,
Et de tes grands desseins seconder la prudence,
Avec tant de valeur & tant de diligence,

Qu'on n'a vû de long-tems, dans l'empire des
lys,
Ni d'ordres mieux donnés, ni d'ordres mieux
ſuivis.

Tu n'as point pour ton maître entrepris cet
ouvrage
Dans l'eſpoir d'agrandir ſon antique héri-
tage ;
Tu ſais que trop ſouvent dans les rois abuſés,
Les guerrieres vertus ſont crimes déguiſés ;
Que l'ardeur d'entaſſer conquêtes ſur conquê-
tes,
Fut de tout tems l'écueil des plus illuſtres têtes,
Et qu'un trop vaſte empire a ſouvent le mal-
heur
De ſe voir accablé du poids de ſa grandeur.

Obligé d'employer les armes de la France
A réprimer l'orgueil d'une injuſte puiſſance ;
Des rois qu'elle bravoit, vengeant la majeſté,
A défendre leurs droits tu n'as point héſité ;
Et ta main appliquée au repos de la terre,
N'a pas craint d'allumer le flambeau de la
guerre.
Mais dès que l'ennemi, ſavant par ſon mal-
heur,
N'eut plus devant ſes yeux le bandeau de l'er-
reur,

Il trouva de ton cœur la bonté disposée
A relever sa chute après l'avoir causée.
Louis même, en secret prévenant ton appui,
Aime à voir un sujet qui pense comme lui.
Sceptres, qu'il peut unir à ceux de ses ancêtres,
Il ne veut que l'honneur de vous rendre à vos maîtres.
Un seul de tes conseils, un seul de ses regards,
Font succéder la paix à la fureur de Mars.
C'est ainsi que le Dieu qui commande aux orages,
Excite quand il veut, & retient leurs ravages.

De ce comble de gloire, oserai-je penser
Qu'à de moindres objets tu daignes t'abaisser?
Assez, & trop long-tems, la menace & la crainte,
A la triste Aquitaine ont interdit la plainte.
En des tems plus heureux, tu sais combien de fois
Son zèle a mérité l'estime de ses rois;
Tu sais depuis quel tems ses familles guerriéres
Fournissent à l'état des légions entieres;
La part qu'en cette guerre elle eut à tes succès,
Mérite qu'elle en ait aux douceurs de la paix.

. . . .
. . . .

M. d'Hosier, généalogiste de la Maison du Roi, & Chevalier de l'Ordre de S. Michel, travaille, avec une exactitude & une attention particulière, à un Armorial général de France, entrepris par les ordres & sous les auspices de M. le Cardinal de Fleury.

M. de la Grange-Chancel, d'une des plus anciennes Familles de la Province du Périgord, & honorée de plusieurs marques de distinction pour services rendus à la Religion & à l'Etat, a adressé l'Ode suivante à M. d'Hosier, en lui faisant remettre la filiation & arbre généalogique, délivré sur les minutes originales en vertu des Arrêts du Conseil des années 1683, 1699, & du 11 May 1728, par M. de Clairambault, généalogiste des Ordres du Roi.

ODE.



ODE.

On a vu de tout tems l'envie & la licence
Avides d'usurper les droits
Que la valeur & la naissance
Ont seules mérités des bontés de nos rois.

D'un mal dont ils craignoient les suites dangereuses,
Ils croyoient borner le progrès
Par des recherches rigoureuses
Qui ne répondoient pas à leurs sages décrets.

Ceux qui de cette plaie entreprenoient la cure,
Ne songeoient qu'à l'envenimer ;
Leur avidité sans mesure
Augmentoit les excès qu'ils devoient réprimer.

Par les mêmes fureurs, sous la figure d'homme,
On vit dix monstres autrefois

Donner le repentir à Rome
De les avoir choisis pour rétablir ses loix.

La France a condamné les mêmes injustices
Dans ceux qu'elle avoit employés :
Par combien de noirs artifices
Leurs replis criminels se sont-ils déployés ?

L'usurier revêtu d'une injuste opulence,
Trouvoit grace devant leurs yeux,
Tandis qu'en proie à l'indigence
Le noble étoit déchu du rang de ses ayeux.

D'autant plus malheureux qu'épuisé de ressource
Pour le service des Bourbons,
Ses malheurs partoient d'une source
Qui méritoit des prix, & non pas des affronts.

Il produisoit en vain des titres autentiques :
L'avarice au cœur de rocher,
Parmi les métaux héraldiques,
Ne trouvoit point le seul qui pouvoit le toucher.

Qui sur le rameau d'or pouvoit enter sa tige,
Etoit sûr, par ses dons offerts,

De renouveller le prodige
De celui qui s'ouvrit la porte des enfers.

✠

C'est par-là qu'aujourd'hui la France est infectée
De tant de titres mensongers,
Et que la noblesse irritée
Ne souffre qu'à regret ces membres étrangers.

✠

Sur un char éclatant, où l'orgueil fait la guerre
A l'antiquité des grands noms,
Les plus vils enfans de la terre
Chargent de vingt quartiers leurs nouveaux écussons.

✠

Ils ne les croiroient pas, par tant de bigarures,
Assez noblement embellis,
Si de leurs fantasques brisures
Ils n'augmentoient l'éclat par celui de trois lys.

✠

Ainsi, ce qui, du tems de nos premiers monarques,
Etoit le prix des grands exploits,
N'offre plus que d'injustes marques
D'un pouvoir usurpé sur les plus saintes loix.

✠

De ce lustre emprunté, qui ne vient que de naître,
Ces phénomenes revêtus
Commencent par se méconnoître ;
Et quelque tems après, on ne les connoît plus.

✱✱✱

Le Ministre éclairé qui gouverne la France,
Veut la purger de ces abus ;
Ce soin digne de sa prudence
Ajoute à ses honneurs de nouveaux attributs.

✱✱✱

Il croiroit offenser sa bonté paternelle,
S'il ne la signaloit encor
Par le choix d'une main fidelle
Qui sait, d'avec le vrai, distinguer le faux or.

✱✱✱

D'un alliage impur, sa profonde sagesse
A crû que nul de ses ressorts
N'épureroit mieux la Noblesse
Qu'un écrivain choisi dans cet illustre corps.

✱✱✱

Acheve de remplir ses desirs & les nôtres ;
D'Hozier ; ton nom, cher à l'état,
Des honneurs que tu rends aux autres,
Aura le premier prix, & le premier éclat.

✱✱✱

Ce monument, rival du temple de mémoire,
Des noms que tu veux conserver,
Eternisera moins la gloire
Que celle de la main qui daigna l'élever.

Permets à mes écrits, si le Dieu du Parnasse
Ne me fait pas trop espérer
De t'y consacrer une place
Pour celle où dans les tiens j'ai l'orgueil d'aspirer.

REPONSE.

A Paris, ce 14 Juin 1737.

J'Accepte bien sensiblement, Monsieur, l'éloge que vous faites, avec tant de précision & d'élégance, d'un ouvrage qui sembloit être réservé au ministere de M. le Cardinal de Fleury. Son attention ne laisse rien échapper de toutes les parties du Gouvernement; & j'ose dire, après vous, que celle-ci n'est pas une des moins importantes. Son Eminence a parfai-

tement ſenti que les abus qui ſe ſont gliſſés dans preſque toutes les conditions, n'auroient pas fait tant de progrès ſi le Juge d'Armes de France, créé en 1614 ſur la ſupplication de la Nobleſſe en corps, eût rempli dès lors, dans toute ſon étendue, les fonctions de ſa charge. Ainſi c'eſt à Son Eminence ſeule que cet illuſtre Corps eſt redevable d'un ouvrage qui a ſu mériter votre approbation. Il eſt bien juſte, Monſieur, que vous y teniez votre rang; & je me ferai en cela un vrai plaiſir de vous marquer le dévouement reſpectueux avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, D'HOSIER.

REPONSE

A une Epître en vers de Madame la Comtesse DU ROURE.

DEpuis plus de trois mois, ma triste destinée
Me livroit aux assauts d'une goutte obstinée,
Fille des longs travaux qu'Apollon m'a causés.
En vain, pour soulager un si cruel martyre,
De Melampe & de Podalire
Les secrets étoient épuisés.

Ta voix, docte & charmante Fée,
A produit des effets si long-tems attendus;
Ainsi que des enfers les tourmens suspendus
Céderent au pouvoir de la lyre d'Orphée.
Si la tienne, forçant la distance des lieux,
Opere, en ma faveur, ces effets merveilleux;
Que n'en pourrois-je pas attendre,
Si j'étois enchanté par l'éclat de tes yeux,
Et par le plaisir de t'entendre!

Je reviendrois encor dans ma belle saison;
D'un double adorateur j'augmenterois ta suite,
Et tu ferois en moi ce que l'art d'une Scylle
Fit pour le pere de Jason.

LE ROSSIGNOL MODESTE,

FABLE.

A M. DE FILLANCOURT, Lieutenant-Colonel du Régiment de Beaujolois, qui affectoit une ignorance supposée.

DAns ces jardins délicieux,
Qu'un printems éternel embellit à Cithere,
L'Amour promit un prix, à l'honneur de sa mere,
Pour celui des oiseaux qui chanteroit le mieux.
De tous leurs habitans, il est aisé de croire
Que les airs aussitôt parurent dépeuplés,
Et que tous ces chantres aîlés
De signaler leur voix se firent une gloire.

L'Amour aperçut à l'écart
Un descendant de Philomele,
Qui sembloit n'avoir point de part
A cette fête solemnelle:

D'où

D'où vient, lui dit ce Dieu charmant,
Qu'on te voit garder le silence
Dans un jour de réjouissance,
Dont tu peux faire l'ornement ?

Je suis, répond l'oiseau, sur le penchant de l'âge ;
De tous ces prétendans le sublime ramage
M'a pour admirateur, & non pas pour rival :
Et je ne serois guere sage
De faire un coup d'essai qui me seroit fatal,
Avec un naturel le plus heureux du monde ;
Que je n'ai jamais cultivé,
Je me suis toujours élevé
Dans une ignorance profonde.

Ces raisons n'eurent point de poids,
L'Amour, & sa mere elle-même,
Voulurent entendre sa voix ;
Il fallut obéir à cet ordre suprême.
Dès qu'il commença de chanter,
Il charma toute la nature ;
Et les ruisseaux, pour l'écouter,
Firent cesser leur doux murmure.

Quel prodige est ceci ! dit l'Amour enchanté ;
C'est là cet ignorant qui croyoit me surprendre ;
Et dont la feinte humilité
Vouloit me dérober le plaisir de l'entendre ?

O le plus charmant des oiſeaux !
Tu l'emportes ſur tes rivaux :
Mais tu n'auras qu'une partie
Du prix qu'ont mérité tes ſons mélodieux ;
Pour avoir cru tromper les Dieux
Par une fauſſe modeſtie.

C'eſt ainſi, Fillancourt, que tu t'es décelé
Par le charmant Sonnet dont tu m'as régalé.
S'il n'a que la moitié de l'encens qu'il mérite,
Tu ne dois pas prétendre une plus douce loi
Que le roſſignol hipocrite
Qui faiſoit l'ignorant, & chantoit comme toi.



EPITRE

A Mademoiselle DE CHALAIS.

JEune & belle Chalais, d'une de vos parentes
Peut-être ignorez-vous le sort?
Encor que vos graces naissantes
Vous donnent avec elle un merveilleux rapport.
Du Comté d'Angoulême elle étoit souveraine,
Comme celui du Périgord
Etoit de vos ayeux le souverain domaine.

Isabelle de Taillefer
Etoit le nom de cette belle.
On ne voyoit rien dans son air
Qui ne fût au dessus d'une beauté mortelle;
Et ceux qui prétendoient au nom de son époux,
Admiroient justement en elle
Ce que, plus justement, nous admirons en vous.

Lusignan eut enfin la gloire
De l'emporter sur ses rivaux;

Et pour ces deux amans, célebres dans l'hiſtoire,
On avoit de l'hymen allumé les flambeaux :
Mais tandis qu'à l'autel le prêtre ſe prépare
A former ce nœud conjugal,
Un Roi * ne put ſouffrir qu'une beauté ſi rare
Fût la conquête d'un vaſſal.

Il enléve auſſitôt cette nouvelle Hélene,
Dont les pleurs ni les cris ne purent l'étonner,
Et Londres la vit couronner
Comme victime & comme reine.

Cet exemple, belle Chalais,
Eſt ſuffiſant pour vous inſtruire,
Qu'aux regards de la cour de trop charmans attraits
Doivent rarement ſe produire,
Et que lorſqu'on a fait un choix,
A qui l'on veut être fidele,
Il eſt bon d'éviter la préſence des rois,
Si l'on veut éviter le malheur d'Iſabelle.

* Jean, ſurnommé Sans-Terre, II. Roi d'Angleterre.

EPITRE

A Mgr. le Cardinal DE TENCIN.

OUi, tu sus ménager, par un zèle si rare,
Le choix qui décida du sort de la thiare,
Qu'elle prévit alors qu'au soin de ses autels
Tu ne bornerois pas tes travaux immortels,
Et que Rome devroit à ta double entremise
Les chefs de son empire, & ceux de son église.
L'état, qui par tes mains veut être gouverné,
Jamais de tant d'écueils ne fut environné :
Et jamais un nocher n'employa son courage
A défendre un vaisseau plus battu de l'orage.
Mais si son art pour lui veut être le plus fort,
Prens un nouveau chemin qui le conduise au port,
Et par d'autres ressorts, enfans de ta sagesse,
Du systême passé répare la foiblesse.

De nos ménagemens, si long-tems superflus,
Nos antiques rivaux se sont trop prévalus.
Contre leur Albion, laisse agir notre zèle :
Si l'on ne s'en fait craindre, il faut tout craindre d'elle.

Qui prévient ses assauts, les surmonte aisément;
Son courage est un feu qui n'a plus d'aliment:
C'est dans son faux orgueil que sa force consiste;
Et l'un & l'autre céde au frein qui lui résiste.
Mais ce n'est pas assez, pour venger ses mépris,
De couvrir l'océan de ses vastes débris,
Ni de borner sa course à la double colomne
Qu'Hercule mit pour terme aux travaux de Bellone:
Veux-tu rendre la paix au reste des vivans?
Force-la de trembler pour ses remparts mouvans;
Hâte-toi d'allumer, dans ses propres entrailles,
Les feux qu'elle destine à d'autres funérailles.
Argonaute nouveau, dans ses ports étonnés,
Détache un rejetton de ses rois détrônés;
Alors ces ennemis des puissances suprêmes,
Dévoués par Jason à s'immoler eux-mêmes,
Tomberont à ses pieds comme ces bataillons
Qu'on vit naître & mourir dans les mêmes sillons.

Le Rhin, dont une femme envahit les provinces,
Ne t'appelle pas moins au secours de ses princes.

De ſon joug tyrannique affranchis les Germains ;
La victoire & la paix vont s'unir dans tes mains.
Fai que cette beauté, doublement homicide,
Se réduiſe aux ſeuls droits de ſon ſexe timide,
Et que ceux de Céſar, par tes mains rétablis,
Reprennent leur éclat à l'ombre de nos lys.

Mais parmi tant d'honneurs, au deſſous de ta gloire
Ne mets pas dans l'oubli les filles de mémoire ;
Regarde avec quel rude ou complaiſant burin,
Tout ce qui leur eſt fait eſt gravé ſur l'airain.
Quel luſtre ſuit encor leurs veilles conſacrées
A ceux de tes pareils qui les ont révérées !
Leur beau nom par le tems ne ſera plus vaincu :
Les autres, pour leur gloire, ont trop long-tems vécu ;
Et l'on doit mettre au rang des offrandes frivoles,
L'encens qui fut brûlé pour ces froides idoles.



REPONSE.

A Verſailles, ce 11 Décembre 1742.

JE vous ſuis très-obligé, Monſieur, des beaux vers que vous m'avez fait la grace de m'adreſſer. Mais qu'un objet, je vous prie, réveille une muſe dont les chants, pleins de force & de graces, font connoître combien on perdroit à ſon ſilence. J'aime les Lettres, & je me ferai toujours un plaiſir de les encourager. Vous, en particulier, Monſieur, ſoyez perſuadé que je ſuis entiérement à vous.

Le Cardinal DE TENCIN.

NOus Lieutenant-Colonel, Commandant, & Capitaines du Régiment de Chartres,

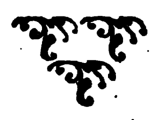
Certifions que M. de Chancel, Lieutenant de Grenadiers audit Régiment, y a servi en qualité de Lieutenant, avec toute la distinction & le zèle d'un Officier appliqué, depuis le cinq Juin 1732, jusqu'au premier Juillet 1743, qu'il est mort des blessures qu'il a reçues au combat d'Itingheim, après avoir donné toutes les preuves de la plus fine valeur; & qu'il est généralement regretté de tous les Officiers du Corps, s'étant toujours conduit en honnête homme dans toutes les occasions où il s'est trouvé. En foi de quoi avons signé le présent Certificat, & y

avons fait appoſer le cachet du Régiment. Fait à Sedan, ce vingt-cinq Janvier mil ſept cent quarante-quatre.

Signés, Bonaventure, Leſpinaſſe, Meuſnier, Flamarins Chanclos, La Tour de Biras, Chevalier de Balleroy, Saligniac, Godefroy, Pradan, le Chevalier du Puget, Le Roux.

Certifié par nous Major dudit Régiment, ce 25 Janvier 1744.

BOISSERON.



LETTRE

Du R. P. PERUSSAULT, Confeſſeur du Roi.

A Paris, ce 29 Décembre 1743.

MONSIEUR,

Vous aurez beſoin de toute votre bonté pour faire grace à une réponſe ſi tardive. Je ne l'ai tant différée, que pour être en état de vous mieux ſervir ſelon vos intentions. Je l'ai fait, Monſieur, & je m'en fais bon gré à moi-même. Non ſeulement Madame la Ducheſſe de Ventadour a écrit pour D. Victor à Madame de France, épouſe de D. Philippe; mais Madame même, ſa très-illuſtre ſœur, qui eſt un objet de vénération pour toute la Cour, a pris intérêt & à votre douleur & à vos deſirs; elle a daigné ap-

puyer votre demande. Je ne doute pas, Monſieur, qu'une ſi puiſſante protection n'ait ſon effet ; & en ce cas-là, je me charge de faire vos très-humbles remercimens & à Madame Henriette & à Madame de Ventadour. Cette illuſtre Dame, à l'âge de quatre-vingt onze ans, jouit d'une très-bonne ſanté, & de tout ſon bon eſprit.

Mais j'en reviens à M. votre fils. Sa Lettre ſeule à la Reine d'Eſpagne mériteroit d'être exaucée. La ſeule choſe que je crains, c'eſt qu'il ne s'y ſoit pris un peu tard. Mais ſi la place deſirée eſt déja donnée, les ſollicitations ne feront pas inutiles ; & ſi on n'a pas ſuccès d'un côté, on peut eſperer de l'avoir de l'autre.

Quoi qu'il en ſoit, vous ſerez convaincu, Monſieur, que mon zèle pour votre ſervice n'a point de bornes, non plus que le reſpect & l'eſtime que j'ai pour un poëte célèbre, & un excellent hiſtorien : c'eſt avec de tels ſen-

timens, où Madame de la Grange a la part qu'elle doit avoir, que j'ai l'honneur d'être, pour toutes les années & pour tous les tems,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, PERUSSAULT, *de la Compagnie de JESUS.*

LETTRE

A Monseigneur le Prince DE CONTY, *Généralissime des armées du Roi en Italie.*

MONSEIGNEUR,

C'eſt à l'éducation que j'ai reçue dans l'auguſte Maiſon de Conty, & particulierement aux bontés dont m'honoroit votre illuſtre ayeul, que je ſuis redevable des talens qui m'ont acquis quelque diſtinction dans la république des Lettres. Toujours occupé des ſentimens de reconnoiſſance que m'inſpire ce ſouvenir, j'oſe demander à Votre Alteſſe Séréniſſime l'honneur de ſa protection pour mon fils unique, Capitaine de Dragons au ſervice de Sa Majeſté Catholique. J'ai d'autant plus lieu de me flatter que vous vou-

drez bien vous employer auprès du Séréniſſime Infant pour lui faire obtenir une Lieutenance-Colonelle, que l'eſtime qu'on a pour lui, s'accorde parfaitement avec celle que vous avez pour la valeur, dont perſonne ne connoît mieux le prix qu'un Prince qui a donné tant de preuves de la ſienne dans un âge prématuré. Quelle ſatisfaction pour moi, Monſeigneur, ſi ce fils, à qui les Lettres ne ſont pas moins familieres que les armes, pouvoit employer ſon épée à ſeconder vos exploits, & ſa plume à les célebrer, tandis que pénétré des ſentimens de reconnoiſſance, qui ſont héréditaires dans ma famille, j'aurai l'honneur de me dire juſqu'à la mort, avec le dévouement le plus reſpectueux,

MONSEIGNEUR,

De Votre Alteſſe Séréniſſime,

Le très-humble & très-óbéiſſant ſerviteur, LA GRANGE-CHANCEL.



EPITRE AU ROI,

Sur la Bataille de Fontenoy.

TOi que l'éclat pompeux qui ſort de ta couronne,
Flatte moins que l'amour que ta vertu nous donne,
Jeune & vaillant objet de nos plus tendres voeux,
Monarque, époux, & pere également heureux;
Qu'il eſt beau de te voir, maîtriſant la victoire,
Voler du premier pas au faîte de la gloire !

Aſſez & trop long-tems, pacifique lion,
Tu feignis d'ignorer les fureurs d'Albion:
Rien n'a pû détourner cette antique ennemie
De réveiller la foudre en tes mains endormie.
A peine elle a troublé ton auguſte repos,
Tu fais voir que le tems ne fait pas les héros;
Et, pour ton coup d'eſſai, ta premiere campagne
Epouvante la Flandre, & ſecourt l'Allemagne.

Dès tes plus jeunes ans, tu peux t'en ſouvenir,
Inſpiré par un Dieu ſavant dans l'avenir,

Je

Je prévis tes exploits ; j'osai te le prédire :
Et quand toute l'Europe, ou te craint ou t'admire,
Sans le coup foudroyant, qu'en s'armant contre toi,
La fureur Britannique a porté jusqu'à moi,
Tout ami que je suis du silence & de l'ombre,
Des voix qui t'ont chanté j'aurois grossi le nombre.

Parmi tant de héros qui, le fer à la main,
Rougirent de leur sang les rivages du Mein,
Et qui, sous tes drapeaux, pourroient encor paroître,
S'ils avoient combattu sous les yeux de leur maître,
Mon fils, enveloppé dans ce commun malheur,
Vit aussi, par le nombre, accabler sa valeur.
Inutiles lauriers, dont sa tombe est couverte,
Vous n'êtes pas d'un prix à réparer sa perte !

Quels pleurs, depuis ce jour, ont coulé de mes yeux !
Quels cris mon sang versé pousse encor vers les cieux !
Que ne peut le Trident seconder le tonnerre
Contre un peuple ennemi du repos de la terre !

Maritimes Titans, que ne puis-je à mon gré
Vous rendre les horreurs où vous m'avez livré;
Et tourner contre vous & le fer & la flâme
Par qui vous m'enlevez la moitié de mon ame!
Que ne vois-je Neptune & Pallas en fureur,
Sur vous du sort d'Ajax renouveller l'horreur,
Et dans le fond des mers doublement effrayées,
Faire écrouler sous vous vos Isles foudroyées!

Mais que vois-je! quelle hydre arme ces bataillons!
Quels remparts animés traversent les sillons!
Quel Hercule, abattant leurs plus superbes têtes,
Ajoute à ses travaux de nouvelles conquêtes;
Et quels brillans succès, que je n'osois prévoir,
Viennent sécher mes pleurs, & combler mon espoir!

Déja, par les travaux dont la terre est ouverte,
Tournay voyoit tramer l'appareil de sa perte;
Et ses murs, détachés du sceptre de nos rois,
Etoient près de rentrer sous leurs premieres loix.
La Discorde en frémit; sa prompte diligence
Du jeune Cumberland excite la vengeance.

Dès que de la furie il entend le rapport,
Il brûle de chercher la victoire ou la mort.

Ses guerriers aussitôt s'avançant vers les nôtres,
Mars frappe également & les uns & les autres.
La même ardeur de vaincre anime tous les
cœurs ;
On les voit tour-à-tour & vaincus & vain.
queurs.
De la mort de leurs chefs justement desolées,
Nous avons vu trois fois nos troupes ébranlées ;
Et trois fois l'ennemi redoublant son orgueil,
S'est cru maître d'un champ qu'il a rempli de
deuil.
On vit alors, grand Roi, par ta seule présence,
Ce que peut la valeur que soutient la prudence :
C'est toi, qui relevant notre espoir abattu,
Ramenes la victoire à force de vertu.

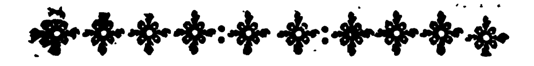
C'est ainsi qu'à Bouvine un héros * de ton
âge,
Sur la même puissance eut le même avantage,
Et que plus d'un Philippe **, ornement de nos
lys,
Vainquit, près de Cassel, les mêmes ennemis.

Jour heureux ! dont la gloire a d'autant plus
de charmes,
Qu'elle assure à j mais le progrès de tes armes.

* Philippe Auguste.

** Philippe de Valois ; Philippe de France, Duc d'Orléans.

Mais content que tes chefs en poursuivent le
cours,
A de nouveaux périls n'expose plus tes jours.
Modere aussi, grand Roi, l'ardeur prématurée
Du digne rejetton d'une tige adorée,
D'un fils, qui partageant l'honneur de ce grand
jour,
Fit voir un nouveau Mars sous les traits de l'A-
mour.
A ce jeune torrent opposant une digue,
De ton sang & du sien montre-toi moins pro-
digue ;
Songe que le salut d'un peuple tout entier
Dépend d'un plomb fatal, ou d'un barbare acier.
Si la peur du péril n'a rien qui te retienne,
Crains pour ceux dont la vie est unie à la tienne,
Et ne ramene plus ces momens douloureux
Où tu vis, par nos cris, nos frayeurs & nos
vœux,
Que l'empire des lys n'a jamais eu de maître
Qui fût ni plus aimé, ni plus digne de l'être.



ODE

A Mme. la Comtesse DE VERTEILLAC, *en lui adressant la mort de Joas, tragédie tirée de la Ste Ecriture.*

NE croi pas, Verteillac, à qui le sang me lie,
Qu'à des noms vains & fastueux
Je veuille prodiguer, sur la fin de ma vie,
Des hommages infructueux.

On a beau leur offrir les plus doctes merveilles
Et l'encens le plus épuré,
Ils sont tels que ces Dieux sans yeux & sans oreilles,
Dont parle le chantre sacré.

Sur leurs fausses grandeurs, sur leurs humbles victimes
Jettons des regards de pitié,
Et ne retardons plus les tributs légitimes
Que nous devons à l'amitié.

Tu connois mieux le prix des beautés véritables
Que produit le ſacré vallon ;
Et ſouvent tes arrêts ſont bien plus équitables
Que ceux des Nimphes d'Apollon.

Auſſi leurs nourriſſons ſe faiſant une gloire
De ne ſuivre plus que ta loi,
De leur aſyle antique ont perdu la mémoire
Pour ſe raſſembler près de toi.

Dans leurs empreſſemens à t'offrir leurs hommages
S'ils trouvent de ſi doux attraits,
Pourrois-tu refuſer les mêmes avantages
A qui te touche de plus près ?

Ce n'eſt plus d'Illion la poétique cendre
Que je veux remuer encor,
Ni ces ruiſſeaux de ſang dont s'enfla le Scamandre
Par les mains d'Achille & d'Hector.

Vous qui ſuivez les pas d'Homere & de Pindare
Pour vous faire un nom glorieux,

Pensez-vous qu'un Dédale, où votre esprit s'égare,
Vous élevera jusqu'aux cieux ?

C'est dans les vérités saintement inspirées,
Qu'on trouve le seul merveilleux ;
Plus digne de couler de ces sources sacrées,
Que d'un Permesse fabuleux.

La mer ouvre aux Hébreux une route assurée ;
Leurs alimens tombent du ciel ;
Et le jour qui fuyoit, prolonge sa durée
Et la victoire d'Israël.

Parcourez ces héros, qui de Rome & d'Athenes
Furent les plus beaux ornemens ;
Sont-ils à comparer à ces saints capitaines
Qui commandoient aux élémens ?

Où trouve-t-on ailleurs des palmes remportées
Sur tant de peuples réunis ?
Où voit-on les vertus plus dignement traitées
Et les grands crimes mieux punis ?

Dans ce même Joas, célébré par Racine,
Et que je ranime après lui,
Voyez d'un bras vengeur la justice divine
Sur ceux qui perdent son appui.

Et vous, qui trop long-tems l'ame de nos spectacles,
Avez souillé leur pureté ;
Fuyez, profanes jeux ; cédez, trompeurs oracles,
Aux charmes de la vérité.

Toi, qui par tes vertus n'es pas moins applaudie,
Que par ton goût pour tous les arts,
Puissent les derniers traits d'une main engourdie,
Mériter encor tes regards.

EPITRE



EPITRE

A M. DE BELER, Abbé régulier de Notre-Dame de Chancelade.

TOi, dont la foi, l'éloquence & le zèle,
Des vrais abbés t'ont rendu le modèle,
Et dans ton cœur, ennemi des abus,
Ont d'Augustin rassemblé les vertus,
Daigne m'ouvrir ta sainte Thébaïde,
Pour éprouver si mon cœur agité
Y trouvera cette tranquillité
Que m'a long-tems, dans sa vaine Phócide,
Promis un Dieu qui n'a jamais été.

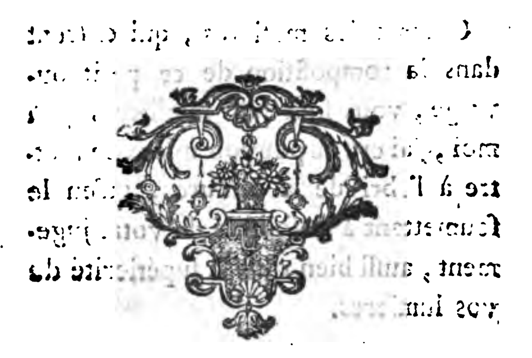
Tel que le cerf qui cherche une eau courante
Pour rafraîchir son haleine brûlante,
Poussé vers toi par les mêmes attraits,
Je ne puis voir, sans une noble envie,
Le calme heureux, & l'innocente vie
Du jeune essain qui te suit de si près,
Et dont le miel de tes doctes paroles
Nourrit l'esprit, & préserve le cœur

Du mauvais grain qu'en tant d'autres écoles
Sème aujourd'hui le père de l'erreur.

Jusques à quand, novateurs téméraires,
Répandrez-vous, sur nos plus saints mystères,
De vos poisons la damnable fureur ?
Dans son travail l'abeille circonspecte
S'abstient des sucs dont quelqu'herbe suspecte
De son nectar corromproit la douceur :
Et vous cherchez tout ce qui vous convie
A persister dans vos égaremens.
Que d'infèmes quittent le pain de vie
Pour se nourrir de mortels alimens !

Mais, c'est en vain, qu'opposant vos blasphèmes
A ce qu'un Dieu nous prescrit de tout tems,
Vous entassez systèmes sur systêmes
Au lieu des monts qu'assembloient les Titans.
L'Eglise, ferme au milieu des tempêtes,
Repoussera sur vos superbes têtes
Vos traits forgés aux fourneaux des enfers;
Et dans le cours de sa longue carrière,
Vos vains projets, comme un tas de poussière,
Au gré des vents se perdront dans les airs.

Toi, qui toujours aux disputes frivoles,
Aux esprits forts, à leurs recherches folles,
De ton Hipone as fermé les chemins;
Fai que j'y porte au docteur de la grace
Un cœur touché des retraites d'Ignace;
Et qu'acceptant tous préceptes divins,
Qui vers le ciel dirigeront ma course,
J'aille puiser dans cette double source
Des vérités qui vont aux mêmes fins.





LETTRE

A Monseigneur l'Evêque de Périgueux.

MONSEIGNEUR,

Comme les matieres, qui entrent dans la composition de ce petit ouvrage, vous sont plus familieres qu'à moi, j'ai cru ne pouvoir mieux le mettre à l'abri de la censure, qu'en le soumettant à la solidité de votre jugement, aussi bien qu'à la supériorité de vos lumieres.



REPONSE.

SAint Auguſtin & ſaint Ignace s'accordent trop bien enſemble, Monſieur, pour que vous ayiez à craindre de vous éloigner de l'un en vous approchant de l'autre. Vous n'avez pas lieu non plus de craindre la cenſure de votre charmante Epître : elle eſt telle que j'y ſouſcris de tout mon cœur, & ſuis, avec toute l'eſtime & la conſidération la plus parfaite,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

L'EVESQUE de Périgueux.

EPITRE

A Notre très-saint Pere, le Pape BENOIT XIV. *à l'occasion du Jubilé universel.*

Des dons de l'Esprit saint, sacré dépositaire,
Qui du monde chrétien es le chef & le pere,
Souffre que mes soupirs s'élevent jusqu'à toi,
Dans un tems célebré par l'une & l'autre loi,
Où Dieu fait succéder, sous ton saint ministere,
Les trésors de sa grace à ceux de sa colere.

De mes iniquités le déplorable cours
N'a que trop surmonté le nombre de mes jours,
Depuis qu'un fol espoir d'acquerir quelqu'estime,
Asservit ma raison aux erreurs de la rime.
Indigné d'expier, par de communs efforts,
Tout ce qui de mon cœur excite les remords,
Ce n'est que de toi seul que ma douleur plaintive
Attend le même sort que les pleurs de Ninive.

Je sais que devant toi le maître que tu sers
Fait tomber, quand tu veux, les portes des enfers;
Que d'un mot seulement tu peux briser mes chaînes:
Mais tel est le malheur des foiblesses humaines,
Que dans ce pardon même, où j'aspire aujourd'hui,
Je crains de retrouver le péril que je fuis;
Et que du même orgueil que ma raison déteste,
Dans l'aveu que j'en fais il n'entre quelque reste.

O qu'il m'eût été doux, si le ciel l'eût permis,
De profiter d'un tems où tout crime est remis;
Pour voir dans un mortel plus grand que nos pensées
De tous ses devanciers les vertus retracées!
Que ne puis-je le voir, dans ma vieille saison;
Marquer du sceau divin l'arrêt de mon pardon;
Et content que du ciel il m'eût ouvert la voie,
Expirer à ses pieds de tendresse & de joie!

Mais si l'âge & les maux, qui l'ont accompa-
gné,
Ont retenu mes pas sous un ciel éloigné,
Tant d'éloges fondés sur tes rares merveil-
les,
Au défaut de nos yeux ont charmé nos oreil-
les,
Que le soufle divin qui t'a transmis ses droits,
A l'univers entier n'inspire qu'une voix.

Rome qui vit long-tems ses armes fortu-
nées
Traîner après ses chars des têtes couronnées,
Ne doit plus regretter ses triomphes passés.
Les tiens, quoique plus doux, les ont tous effa-
cés.
Avec combien d'éclat a-t-on vu tes largesses
Du ciel & de la terre épancher les richesses ?
A combien de pécheurs ton amour paternel
A-t-il fait trouver grace aux yeux de l'Eternel ?
Et combien au bercail tes bontés admirées
Ont-elles ramené de brebis égarées ?

Un jour, un jour viendra qui n'est pas loin
de toi,
Où tous les deserteurs de notre sainte loi,
De leurs gardes trompeurs abandonnant la
trace,
Chercheront à tes pieds les sources de la grace.

Dans la derniere guerre ils n'ont pas oublié
Les généreux effets de ta sainte pitié :
Quand leurs propres soldats, malgré leur secte impie,
Trouverent dans tes soins les soutiens de leur vie ;
Tandis que tu voyois d'étranges bataillons
Tour-à-tour de leur sang inonder tes sillons ;
Et presque sous tes yeux leurs marches différentes
Enlever de tes champs les dépouilles naissantes.
Quels assauts, quels périls n'as-tu pas surmontés,
En ne leur opposant que tes seules bontés,
Et cette égalité, si constante & si rare,
Qui rehaussoit en toi l'éclat de la thiare !

Nous savons qu'au Seigneur ces travaux consacrés,
Pour t'élever à lui sont autant de dégrés ;
Mais nous croyons aussi que nos humbles prieres,
De son divin séjour pénétrant les barrieres,
Attireront sur toi le prodige fameux
Qui marqua son amour pour un roi des Hébreux,
Lorsque, pour prolonger ses saintes destinées,
Il fit retrograder quinze de ses années.

Souffre, ô Pere très-saint! qu'à tant de
vœux offerts
J'ajoute le tribut de mes foibles concerts:
Montre-moi ta clémence, en acceptant l'hommage
D'un luth sur qui mes doigts ont perdu leur
usage;
Et qui seroit encore à mes pieds abattu,
Sans l'amour général qu'inspire ta vertu.



LETTRE

A Monseigneur le Vice-Légat d'Avignon.

MONSEIGNEUR,

J'aurois cru n'avoir pas employé, comme je le dois, les derniers momens de ma vie, si je ne laissois après moi un monument du tendre respect & de l'admiration infinie que m'inspirent les éminentes vertus de Sa Sainteté. J'ai craint que ceux à qui je pourrois m'adresser pour le faire passer jusqu'à elle, ne lui en réservassent pas les prémices; & qu'il ne transpirât dans le public avant qu'elle l'eût honoré de ses regards: c'est ce qui m'a fait prendre le parti de recourir à votre Excellence, en qui j'espere trouver les mêmes bontés que je reçus autrefois dans Avignon de l'illustre &

ſaint prélat, Monſeigneur *de Gonteris*, qui joignoit alors les fonctions de Vice-Légat à la dignité d'Archevêque. Je me flatte auſſi que votre Excellence voudra bien me faire ſavoir le ſort de ce petit ouvrage, & ajouter à cette marque de vos bontés, celle de me croire avec le dévouement le plus reſpectueux.

REPONSE de Mgr. le Vice-Légat d'Avignon

A Avignon, ce 9 Juillet 1751.

J'Ai reçu, Monſieur, l'Epître en beaux & bons vers que vous m'avez adreſſée. Je n'ai pas manqué de la faire tranſcrire en beau caractere, & d'envoyer l'original & la copie à Son Eminence Monſeigneur le Cardinal Miniſtre, pour préſenter l'un & l'autre à Sa Sainteté. Je ne doute pas que

cet ouvrage, qui certainement est digne de vous, ne soit agréé par Sa Sainteté. Je serois bien flatté si vous me fournissiez des occasions plus essentielles à pouvoir vous donner des preuves de l'estime parfaite avec laquelle je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

C'est ainsi qu'au lieu du tonnerre,
Dieu s'est servi de ces torrens
Pour livrer quelquefois la terre
A des insectes devorans.
La substance que sans relâche
Leur avidité nous arrache,
Semble couler dans ces tonneaux
Toujours remplis & toujours vuides,
Où les tourmens des Danaïdes
N'étoient que l'ombre de nos maux.

Tels furent ces peuples sauvages,
Qui du centre de leurs frimats
Vinrent troubler, par leurs ravages,
L'antique paix de nos climats.
Tel encor des Zones brûlantes,
Sur nos campagnes plus riantes
Fondit ce déluge mortel,
Dont la Gaule, après l'Ibérie,
Eût approuvé la barbarie,
Sans l'assistance de Martel.

Digne heritiere des grands hommes
Qui nous ont toujours secourus,
Expose l'état où nous sommes
A l'épouse d'Assuérus.

Que n'en devons-nous pas attendre,
Pour peu qu'une Reine si tendre
Lui représente nos malheurs!
Il est & trop grand & trop juste,
Pour souffrir que son nom auguste
Soit le prétexte de nos pleurs.

Jamais l'éclat de la victoire,
Ni celui dont brille sa cour,
Ne lui produiront tant de gloire
Que les tributs de notre amour.
O qu'il feroit tarir de larmes,
S'il se contentoit de nos armes
Pour l'entretien de ses lauriers,
Comme de l'unique subside
Que peut fournir un sol aride
Qui ne produit que des guerriers!



LETTRE

A M. PARADE, Docteur en Médecine.

JE croyois, Monſieur, que la funeſte journée d'Itingheim avoit épuiſé toutes mes larmes, & que la perte irréparable que j'y fis d'un fils courageux & généralement eſtimé, ne pouvoit plus me laiſſer qu'une médiocre ſenſibilité pour tous les autres accidens de la fortune. Cependant, la mort de M. le Chevalier de Cablans vient de rouvrir mes premieres plaies, en me faiſant éprouver que les droits d'une véritable amitié ne ſont pas moins puiſſans ſur les cœurs que les ſentimens de la nature.

J'avois toujours eſpéré que votre expérience dans un art que vous pratiquez ſi utilement pour le public, & ſurtout, que l'affection particuliere

qui vous attachoit à ce cher malade, pourroit l'arracher, pour ainsi dire, à la violence de son mal: mais Dieu, qui avoit donné ce trésor à notre province, n'a voulu que le lui montrer; & il nous l'a ravi dans un tems où les calamités qui nous menacent pouvoient nous rendre les secours de ses lumieres plus nécessaires que jamais.

Car enfin, sans murmurer contre les ordres de la Providence, ne pouvons-nous pas dire, qu'il est rare de voir des hommes tels que lui? De quels genres de littérature ne saisissoit-il pas également & les défauts & les beautés! Quelle précision, quelle activité dans tout ce qui partoit de sa plume! Quelle pénétration dans les matieres les plus embrouillées! Et enfin, quelle solidité de raisonnemens, jointe à l'élégance de la diction dans les mémoires qu'il étoit obligé d'écrire, soit pour ses propres affaires, soit pour celles de ses amis!

Ajoutez à toutes ces excellentes qualités, que la pratique de toutes les

vertus chrétiennes avoit fait sur lui de si grands progrès, qu'il auroit pû dire, à plus juste titre que Socrate, que l'étude de la sagesse avoit surmonté l'impétuosité des passions ausquelles il étoit naturellement enclin. Aussi Dieu lui en a-t-il voulu prématurer la récompense, & peut-être lui épargner la douleur de voir la plupart des hommes de ce tems-ci, se laisser infecter par les opinions les plus absurdes. Ces dérangemens sont portés si loin, qu'un de mes amis m'a écrit de Paris que le Mahomet de Voltaire, qui fut si mal reçu dans sa nouveauté, a été remis sur le théâtre avec un succès si surprenant, que malgré les défauts qui fourmillent dans cet ouvrage, on ne laissoit pas d'y venir en foule, parce que l'Auteur semble y avoir voulu insinuer que toutes les religions se sont établies comme celle de ce prétendu Législateur.

Voilà, Monsieur, ce que l'effusion de mon cœur n'a pû refuser à la mémoire de notre illustre Ami, & que

la goutte dont je suis actuellement affligé, ne m'a pas empêché de tracer avec une rapidité dont je ne me croyois pas capable. J'ai l'honneur d'être, avec une sincere estime & un parfait attachement,



EPITRE

A M. le Prince DE CHALAIS, *Grand d'Espagne.*

PRince, en qui nos climats, soumis à tes Ancêtres,
Reconnoissent le sang qui leur donna des maîtres ;
Leur rang, qui jusqu'à toi ne s'est point étendu,
N'altere point en nous le respect qui t'est dû :
On suce avec le lait ce devoir légitime ;
Et des cœurs enchaînés par l'amour & l'estime,
L'hommage irrévocable est bien d'un plus haut prix,
Que des droits inconstans que le sort t'a ravis.

Vainqueur plus d'une fois des fureurs de l'envie,
Je voulois annoblir les restes de ma vie,
En laissant après elle un témoin assuré
Du zele qui pour toi m'a toujours pénétré.
Un Ami mieux instruit de nos vieilles annales,
Voulut guider mes pas dans ces sombres Dédales :

Censeur de ses écrits, comme il l'étoit des
miens ;
Il prenoit mes conseils ; je profitois des siens ;
Et nous reglions si bien l'ordre de nos pensées,
Que par une main seule elles sembloient tracées.
C'est par cette union, & de cœurs & d'esprits,
Qu'on voit si rarement dans de pareils écrits,
Que tirant de l'oubli tant de mânes illustres,
Nous avions presque atteint la fin de trois cens
lustres.

Te dirai-je les noms de tous ces demi Dieux
Qui suivoient de si près les pas de tes Ayeux,
Et par qui l'Aquitaine, à nos lys réunie,
Brava des léopards la longue tyrannie.
Tels furent les Durforts, les Gontauts, les Caumonts,
Les Losses, les Beynacs, les Fayoles, les Pons ;
Un d'Aydie absolu sur un Duc d'Aquitaine,
Un d'Abzac orgueilleux des faveurs d'une
reine ;
Les Baillis, les Forsats, les Dulaux, les Re-
monds ;
Ceux * que l'hymen unit aux titres de Soissons ;
Ceux ** qui, non sans péril, d'une cour étran-
gere
Ramenerent Valois au trône de son frere.

* Les Beauvais-Charerre.

** Les Renvies,

M. i

Les Beaupoils, par le sang unis à Du Guesclin ;
Et les Cugnacs, alors étrangers à Calvin.

Tels brillerent sur tout, dans ces sanglantes guerres,
Les noms des Hauteforts, & ceux des Aubeterres ;
Ceux * qui d'un saint Hermite ont retenu le nom ;
Les Bourdeilles armés des pates d'un griffon ;
Mais qui, de tout l'éclat qu'avoient ici leurs peres,
N'ont pû s'y conserver que ces marques légeres.
Enfin, les Taillefers, autre foistes rivaux ;
Les Noailles, puissans en nombre de vassaux ;
Avec tant d'autres Chefs de maisons renommées,
De qui les descendans honorent nos armées.

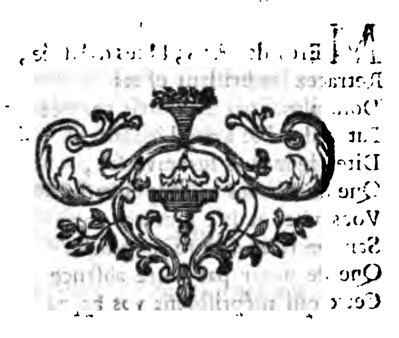
Dans ceux à qui je tiens par des nœuds assez doux,
Le sang ni l'amitié ne seront point jaloux,
Si la même équité que je leur ai rendue
Me fait prendre à mon tour la place qui m'est due.

Projets qu'a renversés le coup prématuré
Qui m'ôte le secours d'un collegue éclairé !

* Saint Astier.

Des

Des écrits qu'en commun a tracés notre plume,
Lui seul a l'avantage, & j'ai seul l'amertume.
Il voit les saints Prélats, dont le sang épanché
Fertilisa le champ qu'ils avoient défriché,
Pour avoir dignement célebré leur mémoire,
Partager avec lui leur bonheur & leur gloire :
Et moi, qui sous mes yeux n'ai plus que des cercueils,
Sur un vaisseau fragile, environné d'écueils,
Demeuré sans pilote au milieu de l'orage,
Je fais de vains efforts pour gagner le rivage.



ODE

Sur la circulation des Arts, leur établissement, leurs progrès, & leur décadence dans les différentes parties du monde.

MEres des Arts, Filles d'Aſtrée,
Retracez les brillans effets
Dont plus d'une heureuſe contrée
Fut redevable à vos bienfaits;
Dites-leur auſſi les traverſes,
Que durant vos courſes diverſes
Vous vîtes naître ſous vos pas,
Sans en tirer d'autre vengeance
Que de punir par votre abſence
Ceux qui mépriſoient vos appas.

Dans les premiers âges du monde
Raſſemblant les peuples épars,
L'Egypte, en merveilles féconde,
Leur montra la ſource des Arts.

Pour connoître le cours des astres,
Par ses Hermes, ses Zoroastres,
Le firmament leur fut ouvert;
Et de toute espece vivante,
De tout métal, de chaque plante,
Le regne leur fut découvert.

Tous alors au souverain Etre
Offrant leurs innocens tributs,
Dans tout ce qu'il avoit fait naître
Adorerent ses attributs.
Pour éterniser leurs mysteres,
De symboliques caractères
Parurent comme autant de voix,
Qui s'exprimant par ces figures,
Maintenoient les races futures
Dans la pratique de leurs loix.

La Grece qui de ces maximes
Méconnut le sens merveilleux,
Corrompit leurs beautés sublimes
Par des ornemens fabuleux.
Aux vertus des grands personnages,
C'est peu de rendre ses hommages
Jusqu'à leur dresser des autels:
Sa complaisance sacrilege

Transmit le même privilege
A tous les crimes des mortels.

Cependant des esprits célebres
Qu'éclairoit la divinité,
Apperçurent dans ces ténebres
La source de la vérité.
C'est de l'école de ces Sages,
Q'on vit sortir ces grands courages,
Dont les exploits sont inouis;
Et qui, prodigues de leur vie,
Attiroient l'estime & l'envie
Sur la gloire de leur pays.

C'est ainsi qu'à chaque victoire,
Qu'ils remportoient dans les hazards,
Ils joignoient la paisible gloire
De faire triompher les Arts.
Le tems eût détruit leurs trophées
Si la lyre de leurs Orphées
N'eut vaincu sa légereté.
Celui dont Thétis fut la mere,
Seroit, sans la gloire d'Homere,
Comme s'il n'eût jamais été.

Que de talens incomparables
Voit-on briller de toutes parts !
Que de chef-d'œuvres innombrables
Viennent s'offrir à nos regards !
C'eſt là qu'un Zeuxis, un Apelle,
Un Phidias, un Praxitelle,
Animent le marbre & le bois ;
Et qu'un orateur intrépide,
Par ſon éloquence rapide,
Fit trembler le plus fier des rois.

Peuple, que la paix ni la guerre
Ne ceſſent point de ſignaler,
En eſt-il quelqu'un ſur la terre
Qui ſoit digne de t'égaler ?
Avec quelle magnificence
Marques-tu ta reconnoiſſance
A tant d'illuſtres concurrens,
Que le même deſir inſpire
De réunir, pour ton empire,
Tous leurs mérites différens !

L'un, pour l'attaque d'une ville,
Donne naiſſance a des travaux,
Qui ſont une ſource fertile
De prodiges toujours nouveaux.

Après la mort de ce grand homme,
Par quelle étrange nouveauté
Ne vit-on plus regner dans Rome
Que des monstres de cruauté ?
C'est assez d'abhorrer les crimes,
Pour être les promptes victimes
De ces infâmes Souverains.
Quelles sanglantes catastrophes
Pour tant de graves Philosophes,
Et de sublimes Ecrivains !

Ainsi le ciel, dont la colere
Est toujours lente à s'exercer ;
Prépare la chute exemplaire
Des trônes qu'il veut renverser.
Il fait enfin tomber la foudre.
Du Capitole mis en poudre,
Tous les honneurs sont effacés ;
Et tout céde aux forces rustiques
Des peuples dont les flots Baltiques
Baignent les rivages glacés.

Vous, dont ces nations sauvages
N'ont point respecté les appas,
Savantes Sœurs, sur quels rivages
Comptez-vous de porter vos pas ?

Vos recherches sont inutiles ;
On vous ferme tous les asyles
Que vous auriez pu rendre heureux ;
Et c'est au fond des Monasteres
Que quelques pieux solitaires
Vous confinerent avec eux.

Enfin, le ciel donne à la France
Un Roi, modele des grands Rois :
François, vainqueur de l'ignorance,
Vous rétablit dans tous vos droits.
Rendez ses bienfaits mémorables
Par des monumens si durables,
Qu'ils triomphent de tous les tems :
Ce n'est pas trop pour qui préfere
Le tendre nom de votre pere
Aux titres les plus éclatans.

Mais tel que le jour chasse l'ombre,
Le Héros qui s'offre à vos yeux
Surpasse l'éclat & le nombre
Des mérites de ses ayeux.
Comment tant de palais superbes
Sont-ils sortis du sein des herbes,
Qui se plaisoient dans ces deserts ?
Comment ces rivieres captives

Vont-elles ſi loin de leurs rives
Elever leurs flots dans les airs?

Quand la ſculpture y fait paroître
Tant de prodiges de ſon Art,
On croit que Pirrha fait renaître
Ceux où nous eumes tant de part.
Eſt-ce par ſes mains plus ſçavantes
Qu'en tant de figures vivantes
Tous ces marbres ſont transformés?
Ou Meduſe aux regards terribles,
A-t-elle en marbres inſenſibles
Changé tant d'êtres animés?

Et vous, qui du moins auſſi belle,
Mais plus tendre que votre ſœur,
N'avez pû réſiſter comme elle
Au tems qui fut votre vainqueur,
Avec vos couleurs les plus vives,
Venez reprendre ſur nos rives
L'élégance de nos pinceaux,
Et ne regrettez plus vos pertes
Dans un tems où nos découvertes
Remplacent vos originaux.

Que des Condés & des Turenes
On compte les travaux guerriers :
Quels Héros de Rome & d'Athenes
Ont moissonné plus de lauriers ?
Faut-il forcer les avenues
D'un rempart plus voisin des nues
Que les montagnes du Liban ?
Faut-il d'un poste insoutenable
Former une place imprenable ?
Rien n'est impossible à Vauban.

Ces beaux jours, que Rhée & Saturne
Paroissoient nous avoir rendus,
Firent briller dans le Cothurne
Les charmes qu'il avoit perdus.
Corneille, par les traits sublimes,
Qui frappent les cœurs magnanimes,
Enchaînoit tous ses spectateurs.
Racine, plus simple & plus tendre,
Dans les pleurs qu'il faisoit répandre
N'avoit pas moins d'admirateurs.

Après que la Parque inhumaine
Eut uni ces fameux rivaux,
On ne vit plus rien sur la scene
Qui répondît à leurs travaux.

Quel moyen de suivre leurs traces,
Quand on ne verse plus de graces
Sur les disciples d'Apollon ;
Et qu'aux rivages de la Seine,
Richelieu, Colbert, ni Mécene,
Ne sont plus connus que de nom ?

De-là sont en foule venues
Ces coupables productions,
Que courent former dans les nues
Nos sacrileges Ixions.
En vain Thémis & son tonnerre
S'efforcent d'en purger la terre ;
Rien n'en peut arrêter le cours :
Et toujours du sein des Harpies
S'échappent des plumes impies
Qui font la honte de nos jours.

Muses, cherchez un autre asyle
Pour prévenir votre déclin.
Un Roi vous offre un sort tranquille
Dans les campagnes de Berlin :
Mais craignez y la foi Punique
D'un membre du corps Germanique,
Qui veut en renverser les loix ;
Et croit, à force de ravages,

De cruautés & de pillages,
Se rendre le plus grand des Rois.

Est-ce donc là ce Marc-Aurèle,
Dont * on a tant chanté le nom ?
S'est-il reglé sur ce modèle,
Ou sur celui de Salomon ?
Il eût égalé leur mémoire,
S'il avoit préferé la gloire
De leurs sages gouvernemens
Aux fausses regles qu'il moissonne
Dans l'Auteur ** qui, sur la Garonne,
Prit les héros de ses romans.

Le Danemarc & la Norvege,
Par leurs travaux ingénieux,
Ont mieux acquis le privilege
De commercer avec les Dieux.
C'est là qu'un Roi, digne de l'être,
Apui des Arts qu'il a fait naître,

* Voltaire n'est pas à se repentir de ces louanges excessives.

** La Calprenede, Gentilhomme de Gascogne, qui a composé les Romans de Cassandre, de Cléopatre, & de Pharamond. On sait ce qu'en dit Despréaux dans une de ses satyres.

En fait lui-même son apui ;
Et que tous les Rois de la terre,
Soit pour la paix, soit pour la guerre,
Font gloire de s'unir à lui.

Vous qui voyez quel noble zele
Echauffe le septentrion,
Que chaque jour y renouvelle
Tous les prodiges d'Amphion ;
Allez, Muses, sous cette Zone
Ceindre de la même couronne
Et ses savans & ses guerriers,
Et montrez qu'à force d'étude,
Il n'est point de climat si rude,
Qu'il ne produise des guerriers.



LETTRE

A M. FRERON, auteur des Lettres périodiques.

Je crois, Monsieur, que vous verrez avec plaisir l'éclaircissement d'une Anecdote que l'Historien du siecle de Louis XIV ne rapporte qu'imparfaitement. Voici ce qu'il en dit dans son second tome, chap. 24.

» Quelques mois après la mort du » Cardinal Mazarin, il arriva un évé- » nement qui n'a point d'exemple ; & » ce qui est non moins étrange, c'est » que tous les Historiens l'ont ignoré. » On envoya dans le plus grand se- » cret, au château de l'Isle Sainte- » Marguerite, dans la mer de Pro- » vence, un prisonnier inconnu, d'u- » ne taille au dessus de la médiocre, » jeune, & de la figure la plus belle. Ce » prisonnier, dans la route, portoit

» un masque, dont la mentonniere
» avoit des ressorts d'acier qui lui lais-
» soient la liberté de manger avec le
» masque sur le visage. On avoit or-
» dre de le tuer s'il se découvroit. Il
» resta dans l'Isle jusqu'à ce qu'un Offi-
» cier de confiance, nommé Saint
» Marc, gouverneur de Pignerol,
» ayant été fait gouverneur de la Bas-
» tille, l'alla prendre à l'Isle Sainte
» Marguerite, & le conduisit à la Bas-
» tille, toujours masqué. Le Marquis
» de Louvois alla le voir dans cette
» Isle avant la translation, & lui parla
» debout & avec une considération
» qui tenoit du respect. Cet inconnu
» fut mené à la Bastille, & logé aussi
» bien qu'on peut l'être dans ce châ-
» teau : on ne lui refusoit rien de tout
» ce qu'il pouvoit demander. Son plus
» grand goût étoit pour le linge d'une
» finesse extraordinaire, & pour les
» dentelles. On lui faisoit la plus gran-
» de chere, & le Gouverneur s'as-
» seyoit rarement devant lui. Un vieux
» Médecin de la Bastille, qui avoit
souvent

» souvent traité cet homme singulier,
» dans sa derniere maladie a dit qu'il
» n'avoit jamais vu son visage, quoi-
» qu'il eût souvent examiné sa langue.
» Il étoit admirablement bien fait,
» disoit ce Médecin ; sa peau étoit un
» peu brune ; il intéressoit par le seul
» son de sa voix, ne se plaignoit ja-
» mais de son état, & ne laissoit point
» entrevoir ce qu'il pouvoit être. Un
» fameux Chirurgien, gendre du Mé-
» decin dont j'ai parlé, est témoin de
» ce que j'avance ; & M. de Berna-
» ville, successeur de Saint Marc, l'a
» souvent confirmé.

» Cet inconnu mourut en 1704, &
» fut enterré la nuit à la paroisse S.
» Paul. Ce qui redouble l'étonnement,
» c'est que quand on l'envoya aux
» Isles Sainte-Marguerite, il ne dispa-
» rut dans l'Europe aucun homme
» considérable. M. de Chamillard fut
» le premier Ministre qui eut cet étran-
» ge secret. Le second Maréchal de la
» Feuillade, son gendre, m'a dit qu'à
» la mort de son beaupere, il le con-

» jura à genoux de lui apprendre ce » que c'étoit que cet inconnu qu'on » ne connut jamais que sous le nom » de l'homme au masque de fer. Cha» millard lui répondit que c'étoit le » secret de l'Etat, qu'il avoit fait ser» ment de ne le révelèr jamais.

Le séjour que j'ai fait aux Isles Ste Marguerite, où cet évenement n'étoit plus un secret d'Etat dans le tems que j'y arrivai, m'en a appris des particularités qu'un historien, plus exact dans ses recherches, auroit pû savoir comme moi, s'il s'étoit donné la peine de s'en instruire.

Cet évenement extraordinaire, qu'il place en 1661, quelques mois après la mort du Cardinal Mazarin, n'est arrivé qu'en 1669, huit ans après la mort de ce Ministre. M. de la Motte-Guérin, qui commandoit dans ces Isles du tems que j'y étois détenu, m'assura que ce prisonnier étoit le Duc de Beaufort, qu'on disoit avoir été tué au siége de Candie, & dont on

n'avoit pû trouver le corps, suivant toutes les relations de ce tems-là. Il me dit aussi que le sieur de Saint Marc, qui obtint le gouvernement de ces Isles après celui de Pignerol, avoit de grands égards pour ce prisonnier, qu'il le servoit toujours en vaisselle d'argent, & lui fournissoit souvent des habits aussi riches qu'il paroissoit le désirer; que dans les maladies où il avoit besoin de médecins ou de chirurgiens, il étoit obligé, sous peine de la vie, de ne paroître en leur présence qu'avec son masque de fer; & que lorsqu'il étoit seul, il pouvoit s'amuser à s'arracher le poil de la barbe avec des pincettes d'un acier très-luisant & très-poli; j'ai vu une de celles qui lui servoient pour cet usage entre les mains du sieur de Formanoir, neveu de Saint Marc, & Lieutenant d'une Compagnie franche pour la garde des prisonniers.

Plusieurs personnes m'ont assuré que lorsque Saint Marc alla prendre possession du gouvernement de la Bastille,

où il conduisoit son Prisonnier, on entendit ce dernier, qui portoit son masque de fer, dire à son conducteur: *Est-ce que le Roi en veut à ma vie? Non, mon Prince*, répondit Saint Marc, *votre vie est en sûreté; vous n'avez qu'à vous laisser conduire.*

J'ai su, de plus, d'un nommé Dubuisson, caissier du fameux Samuel Bernard, qui, après avoir été quelques années à la Bastille, fut conduit aux Isles Sainte-Marguerite, qu'il étoit dans une chambre, avec quelques autres prisonniers, précisément au dessus de celle qui étoit occupée par cet inconnu; que par le tuyau de la cheminée, ils pouvoient s'entretenir & se communiquer leurs pensées: mais que ceux-ci lui ayant demandé pourquoi il s'obstinoit à leur cacher son nom & ses aventures, il leur avoit répondu que cet aveu lui couteroit la vie, aussi bien qu'à ceux à qui il auroit révelé ce secret.

D'ailleurs, si l'on considere l'esprit remuant du Duc de Beaufort, & la

part qu'il eut à tous les mouvemens de Paris, du tems de la fronde, peut-être ne sera-t-on pas surpris du parti violent qu'on prit pour s'en assurer ; d'autant plus, que l'Amirauté, dont il s'étoit fait donner la survivance, le mettant journellement en état de traverser les grands desseins de M. Colbert ; chargé du département de la Marine, cet Amiral, qui paroissoit si dangereux à ce Ministre, fut, selon ses intérêts, remplacé par le Duc de Vermandois ; fils du Roi & de la Duchesse de la Valiere, qui n'étoit âgé que de deux ans.

On peut ajouter à toutes ces observations, que Moréri, dans la liste des Amiraux de France, dit, à l'article du Duc de Beaufort, qu'il disparut dans un combat qui fut donné devant Candie.

Enfin, ceux qui voudront supputer l'âge que pouvoit avoir le Duc de Beaufort lorsqu'il mourut à la Bastille en 1704, n'ont qu'à se rappeller que la Duchesse de Nemours sa contemporaine, mourut presque en même tems que cet auteur de son veuvage,

par le duel qui la priva de son époux.

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui que le nom & la qualité de cette victime de la politique ne sont plus des secrets où l'Etat soit intéressé, j'ai cru qu'en instruisant le public de ce qui est venu à ma connoissance, je devois arrêter le cours des idées, non moins licentieuses qu'extravagantes, que chacun s'est forgé à sa fantaisie, sur la foi d'un Auteur qui s'est fait une si belle réputation par le merveilleux joint à l'air de vérité qu'on admire dans la plupart de ses Ecrits, même dans la vie de Charles XII.

J'ai l'honneur d'être, très-parfaitement.

EPITRE

A M. AROUET DE VOLTAIRE, sur sa Tragédie d'Oedipe, & sur les deux Dissertations qui la suivent.

ESprit prématuré, qui devançant ton âge,
Viens de mes jeunes ans me retracer l'image;
J'apprends, avec plaisir, que tes nobles essais
De mes premiers travaux surpassent les succès;
Et courant à grands pas vers les bords du Cocyte,
J'aime à te voir remplir la place que je quitte.
Car enfin, dans trois ans mes inutiles jours
De leur neuviéme lustre auront fini le cours;
Et bientôt le dégoût, qu'inspire la vieillesse,
Eloignera de moi les Nimphes du Permesse:
Aussi n'irai-je point offrir à leurs mépris
La honte d'une tête où soient les cheveux gris,
Ni chercher dans un lieu, qui ne m'est plus propice
Des regains de faveur pour un vieux Citarisse:
C'est une gloire due à la fleur de tes ans;
C'est à toi de monter alors que je descends.

Mais souffre au zele ardent, qui pour toi m'intéresse,
Que du peu que je sai j'instruise ta jeunesse,
Et que, par ces leçons ton esprit avisé,
Evite les écueils où je me suis brisé.

Il ne t'appartient pas, pour ses premieres veilles,
De vouloir réformer nos yeux & nos oreilles.
Jamais un Ecrivain, habile dans son art,
Ne fit rimer les mots de *char* & de *rempart*,
Et de *frein* avec *rien*. Tu n'as point d'éloquence
Qui fasse tolérer l'horrible dissonance,
Ne croi pas, Aroüet, que ce fut sans dessein,
Qu'à la raison trop vague on crut devoir un frein;
Puisqu'on voit tous les jours, à l'abri de la rime,
Briller des sentimens qui n'ont rien de sublime,
Lorsque d'autres plus beaux, quoique bien exprimés,
Ne frapperont pas tant; s'ils sont plus mal rimés.

La rime dans les vers, dans l'homme la jeunesse,
Sont deux charmans défauts qu'on aimera sans cesse.

Je

Je vois avec plaisir * *les meres à Memphis*
Célébrer, en pleurant, le vainqueur de leur fils;
Et je bois le nectar, quand ** *la terre humectée*
Boit à regret le sang des neveux d'Erectée.

Que ton exactitude à dépeindre les mœurs
S'étende jusqu'aux noms de tes moindres Acteurs;
Et qu'en les prononçant, ils nous fassent connoître
Les pays & les tems où tu les fais renaître:
Je vois avec dépit, pour ne produire rien,
Chez le Thébain Oedipe, Hidaspe l'Indien;
Et j'aimerois autant que ta géographie
Mît le Gange en Europe, & le Tage en Asie.

Tout Censeur qui s'arrête à ces légers défauts,
Te fait assez connoître qu'il sent ce que tu vaux;
Et loin qu'à l'amitié ce reproche déroge,
Te censurer ainsi, c'est faire ton éloge.
Car enfin, nos destins ont un rapport si grand,
Que je ne puis te voir d'un œil indifférent.
Nous avons l'un & l'autre attiré sur nos têtes
Tout ce que peut l'envie assembler de tempêtes:
De nos crimes pareils les récits odieux,
Dans leur vivante image ont irrité les Dieux;

* Malherbe. ** Racine.

Et je ſerois fâché qu'aucun ſujet de plainte
Rallumât contre toi leur foudre mal éteinte.
Ainſi, lorſqu'Apollon & les ſavantes Sœurs
Te viendront agiter de leurs nobles fureurs,
Trop lâche Adulateur, ou Cenſeur trop farouche,
L'encenſoir à la main, ou le fiel dans la bouche,
Ne va point chez les Grands prodiguer tes Ecrits :
L'un excite leur haine, & l'autre leurs mépris.
Tu ſais que dans tout tems les Sages leur reprochent
D'être des feux brûlans pour ceux qui les approchent :
A les voir d'un peu loin, on en eſt éclairé ;
A les voir de trop près, on en eſt devoré.
Surtout, pour ton repos, ne va point t'introduire
Chez tout Grand poſſedé de la fureur d'écrire,
Qui, pour être applaudi, novice dans tout art,
De ſes minces travaux viendroit te faire part :
Tyrans de Syracuſe, il faut ſur ces matieres
Vous élever au ciel, ou deſcendre aux carrieres.

Je ne veux pas pourtant, que plein d'un fol orgueil,
Jamais de leur palais tu n'abordes le ſeuil.

Tu ne peux dignement, si tu ne les pratiques,
Faire agir ni parler tes Héros dramatiques.
Au généreux Sully tu dois tes premiers soins;
Ce qu'il a fait pour toi ne mérite pas moins.
Des Patrons de vertu que Rome nous allégue,
Tel qu'un premier Brutus, ou son second Collégue,
Si tu veux à nos yeux étaler les portraits,
L'héritier de Rhoni t'en fournira les traits.
Veux-tu, dans un Ministre, assembler sur la scène
Les vertus de Seneque, & celles de Mecène?
Joins-y la piété du jeune Metellus;
Morville offre à ton art quelque chose de plus.
Pour tout le reste, Ami, moins facile & plus rare,
Tu dois de ton commerce être un peu plus avare.
Qui se donne à notre art, s'y doit donner entier;
Qui tourne ailleurs ses pas, quitte le vrai sentier.
Dans le champ des horreurs d'Oedipe & de Jocaste,
En vain ton premier vol n'a rien vu de trop vaste:

Plus par leurs longs malheurs, heureusement tracés,
L'un & l'autre Sophocle ont été surpassés,
Plus tu couvres ton nom d'une tache éternelle,
Si, pour de vains plaisirs, à ta gloire infidelle,
Tu souffres qu'aujourdhui leur soufle empoisonné
Eteigne le beau feu qu'Apollon t'a donné.



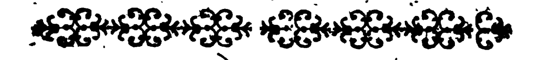
AVIS AU LECTEUR.

Les mouvemens que M. de la Grange s'étoit donnés pour l'établissement d'une Académie à Périgueux, sous la protection de M. le Comte d'Eu, donnerent lieu à ses ennemis de le rendre suspect, & de le faire confiner dans les prisons des Isles Sainte-Marguerite, sur la côte de Provence. Mais il trouva enfin le moyen de gagner l'officier & les soldats qui l'escortoient dans les heures de ses promenades; & les ayant engagés à lui procurer une barque, il se rendit avec eux tous dans le Port de Villefranche, durant une des plus violentes tempêtes dont la Méditerranée ait été agitée depuis long-tems. Quoique le Roi de Sardaigne eût

fermé alors l'entrée de ses Etats à ses propres sujets venant des pays infectés * ; *ce généreux Monarque, instruit, par l'Epître suivante, de l'aventure & de la condition de l'Auteur, ne laissa pas de lui faire la grace de l'admettre à la quarantaine.*

* La peste étoit pour lors en Provence.





EPITRE

AU ROI DE SARDAIGNE.

DAns une Isle barbare, aux portes de la
France,
Où la force en triomphe opprime l'innocence,
Depuis près de trois ans, sans espoir de secours,
Je voyois consumer le flambeau de mes jours;
Et du sacré vallon les Nymphes immobiles
Ne donnoient à mes maux que des pleurs inutiles;
Lorsqu'un brillant nuage a paru dans les airs,
Qui, venu jusqu'à moi plus prompt que les
éclairs,
A mes yeux éblouis présente * Adélaïde,
Divine, & triomphant de la Parque homicide,
Par qui, dans leur printems, ses jours infortunés,
Comme une fleur nouvelle ont été moissonnés.
Que fais-tu, me dit-elle, en ce séjour terrible?
Depuis quand à ta lyre est-il rien d'impossible?

* Adélaïde de Savoye, Dauphine de France.

Si l'époux de Niobe, à l'aide de ses sons,
En superbes remparts changea d'humbles buissons;
Et si la voix d'Orphée eut jadis l'avantage
De le porter vivant sur l'infernal rivage,
N'as-tu, pour t'éloigner de ces bords inhumains,
Ni l'aîle des zéphirs, ni le dos des dauphins?
Que dis-je? pour marcher sur les traces d'Ulysse,
Manques-tu de valeur? manques-tu d'artifice?
Et si d'une Déesse il mérita l'appui,
Ne suis-je pas pour toi ce qu'elle fut pour lui?
Tourne les yeux, & voi quelle foible distance
Sépare cet écueil des lieux de ma naissance.
Va chercher chez mon pere un autre Alcinoüs,
Ami de l'équité, protecteur des vertus;
Va recueillir le prix des pleurs que sur ma cendre
Ton juste désespoir te força de répandre:
D'un pareil suppliant la gémissante voix
A droit d'intéresser & les Dieux & les Rois.
Ton amour pour ton fils, qu'on traite ici de Crime,
Passera pour vertu chez un Roi magnanime,
Où tu ne craindras plus qu'un indigne trépas
T'immole à des Sujets qui ne te valent pas.
Elle dit: & plus prompt, mais plus heureux qu'Icare,
Je pénetre aussitôt cette enceinte barbare;

Et les vents & les flots secondant mes efforts,
Du rivage promis me font toucher les bords.

Grand Roi, si de ton sang la mémoire t'est chere;
Si d'un lys jeune & tendre, à qui tu sers de pere;
Les fideles Sujets trouvent des protecteurs,
Ne m'abandonne pas à mes persécuteurs,
Dérobe à leur vengeance une plume sincere,
Qui ne sait point donner un encens mercenaire.
J'adore les vertus dans un Roi tel que toi;
Mais je hais les excès partout où je les voi;
Et si l'ambition me plaît dans ta grande ame,
Où je la crois injuste, il faut que je la blâme.
Toi, qui de mes pareils ne crains point les écrits;
Qui, loin de les proscrire, en connois tout le prix;
Héros, digne du trône où ta valeur te place,
De l'orage * voisin ne crains plus la menace:
Ta clémence royale, en des tems corrompus,
Où dans les autres Cours on ne la connoît plus,
Engage trop le ciel à prendre ta défense
Contre un fléau vengeur, qui n'en veut qu'à la France.

* La contagion ne passa point les limites de la France.



(a) ODE

A MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLÉANS, RÉGENT.

DAns un antre voisin de l'infernale rive,
Privé depuis un an de la clarté des cieux,
J'attendois le moment où mon ame plaintive
Alloit rejoindre mes Ayeux.

Lorsque, de mon destin plus favorable arbitre,
Je vis venir à moi ce Roi (b) si vertueux,
Que, Pere de son peuple, il préfera ce titre
A tous les titres fastueux.

(a) Il y avoit un an que l'Auteur étoit resserré dans une étroite prison, lorsqu'il trouva le secret de faire passer à S. A. R. cette Ode. Elle lui valut la permission de quelques heures de promenade, dont il s'est servi utilement pour travailler à recouvrer son entiere liberté.

(b) Louis XII.

Tous deux dont les vertus, par un si long prodige,
Ont été l'appanage & le lot de Lambel,
Comme autant d'immortels, amoureux d'une tige,
Environnoient cet immortel.

Charles (a), dont le grand cœur, inutile à la France,
Dans les champs d'Azincourt ne fit qu'un vain effort,
Me montroit, par ses fers, avec quelle constance
Je dois subir le même sort.

Son frere (b) plus heureux, pour avoir eu la gloire
D'être, dans Angoulême, au rang des immortels,
Vouloit que, sur mes sens remportant la victoire,
Je partageasse ses autels.

(a) Charles, Duc d'Orléans, pris à la bataille d'Azincourt, demeura vingt-cinq ans prisonnier en Angleterre.

(b) Jean, Comte d'Angoulême.

François (a), qui transporta sur les bords de la Seine
La gloire du Permesse & du sacré Vallon,
Pour braver, comme lui, la fortune inhumaine,
M'offroit le secours d'Apollon.

Mais de quels sons divins, de quelle voix flatteuse
Le vainqueur de Cassel (b) ranima mon espoir!
Leve-toi, me dit-il, la barque ténébreuse
N'est pas prête à te recevoir.

Je connois trop mon sang, pour douter de ta grace;
Et ce Roi, qui pour toi se déclare aujourd'hui,
Ne verroit pas mon fils, ni son nom, ni sa race,
S'il ne pardonnoit comme lui.

Mais il faut qu'aujourd'hui, l'histoire de sa vie
Empruntant de ton crime un mémorable trait,
De tant d'honneur pour lui ta faute soit suivie,
Qu'elle t'en ôte le regret.

(a) François I.

(b) Philippe de France, Duc d'Orléans.

*RISPOSTA

A qui persuadeva un amico Innamorato di mettersi in liberta.

Perche mostrarmi mai d'un cor disciolto
Anime senz' amor, gli agi, e'l riposo?
So anch' io, che prezioso
E il non suddito stato, è che d'un volto
O tal' or non intesi, o troppo fieri
Tormentan troppo i armati emperi.

Io non prendo il laccio in fallo;
Egli e d'oro, e pure è fiero,
La beltà, di quel metallo
Non mi fa mèn prigioniero.
Io on, &c.

Tutte è ver, mà per questo e che sperate,
Consigli di virtù tratta in catene?

* Cette piéce est de la composition du Marquis Beretti Landi.

Ch' io più non serva à le bellezze amate ?
Nol dite per pietà ! Stordisco, e gelo
A l'aprir de la scena,
E per più non vederla abasso il velo.
Anzi che ritrovar vile il mio fato,
Ogni di son più altier d'esser legato,
Ne la prigion d'amor hò questo orgoglio :
Lodo la libertà, mà non voglio.

Gionge al segno un pazzo amore
D'aver lusso ne le pene,
Non le frango,
Non le piango,
Che avrei tema in quel dolore
D'irritar le mie catene.
Gionge &c.

IMITATION.

EN vain d'une ame sans tendresse
Vous opposez le calme & la tranquillité,
Aux troubles qui suivent sans cesse
La perte de la Liberté.
Je me plais à porter des chaînes
Dont l'or jette un éclat nouveau :
Mais le prix d'un métal si beau,
Ne m'en adoucit point les peines.

Perdez donc un frivole espoir ;
Vos conseils n'ont pas le pouvoir
De me détacher de Climene.
Content de l'état où je suis,
Dès que vous ouvrez cette scene,
Je baisse la toile, & je fuis.

Je fais ma gloire
De la victoire
Que mon cœur céde à sa beauté ;
Dans son esclavage
Il trouve sa félicité :
De la Liberté

Il ſent l'avantage ;
Mais il n'en eſt point enchanté.

Je ne me plains point de mes peines,
Je ne veux point m'en délivrer ;
Plus je voudrois briſer mes chaînes ;
Plus j'aiderois à les ſerrer.

Fin du cinquième & dernier Tome.



TABLE GÉNÉRALE

Des Oeuvres de Monsieur DE LA GRANGE-CHANCEL.

TOME PREMIER.

TABLE.

TOME SECOND.

TOME TROISIEME.

TOME QUATRIEME.

TOME CINQUIEME.

CANTATES.

ŒUVRES DIVERSES.

Fin de la Table générale.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Oeuvres de M. de la Grange-Chancel*. A Paris, ce 13 Mars 1754.

Signé, GISBERT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos Amés & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur DE LA GRANGE-CHANCEL nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre: *Les Oeuvres du Sieur de la Grange-Chancel*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessai-

ges ; à ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de douze années consécutives, à compter du jour de la date des présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par ecrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle sous le contrescel des présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la

Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis, dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur de Machault, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos Amés & féaux & Conſeillers Sécretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'orignal. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le vingt-deuxiéme jour du mois d'Avril, l'an de

grace mil sept cent cinquante-quatre, & de notre Régne le trente-neuviéme. Par le Roi en son Conseil,

Signé, PERRIN, avec paraphe.

Registré sur le Registre XIII, de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1321, folio 288, conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 18 Juin 1754.

Signé, BARROIS, Ad